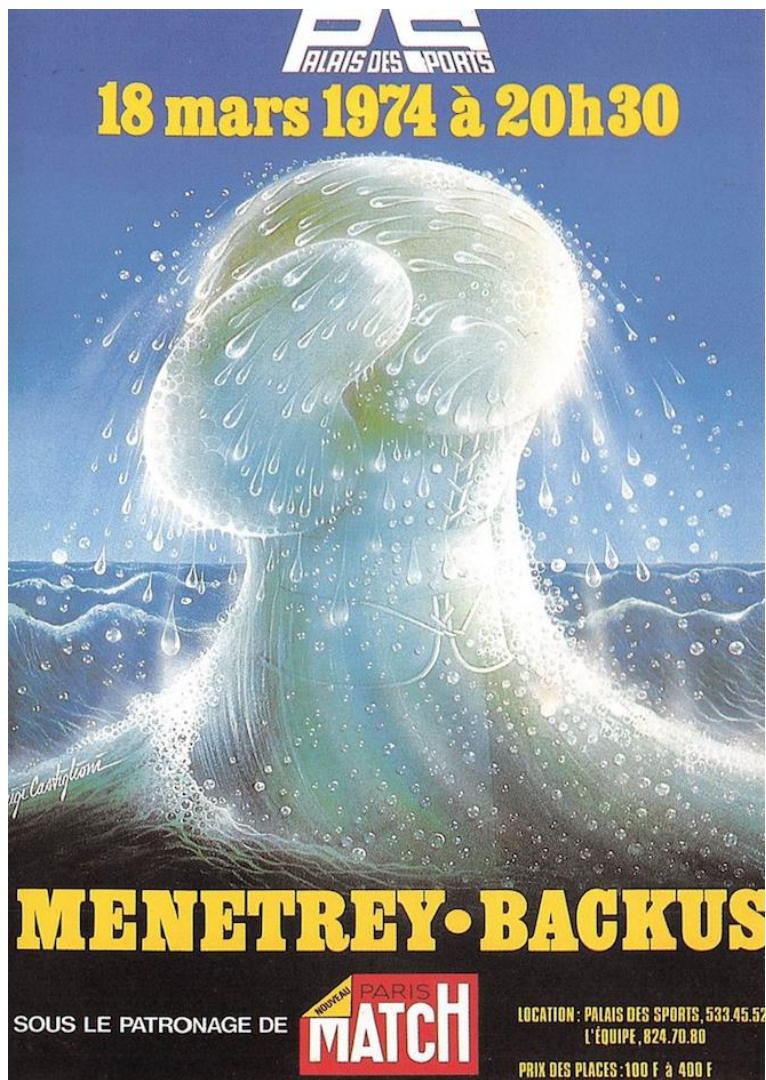


B

« Tous les boxeurs ont une histoire qui peut vous briser le cœur. »

Barry McGuigan

Backus (Billy)



Je crois me souvenir avoir lu dans *Euro-Boxe* (à l'époque lointaine où je lisais indifféremment *Euro-Boxe* et *Artpress*) que Billy Backus portait des lunettes de vue équipées de verres d'une épaisseur considérable. Ce ne serait pas étonnant puisque Backus a boxé au moins trois fois en France entre janvier et mars 1974 et qu'il a souvent été blessé aux yeux.

Billy Backus a eu une carrière bizarre. Destiné à ne pas être beaucoup mieux qu'un solide *journeyman* ou un honnête *gatekeeper*, le neveu de Carmen Basilio obtiendra une chance mondiale face à José « Mantequilla » Nápoles, l'un des meilleurs poids welters de l'histoire. Coupé profondément au premier round, Nápoles sera arrêté par l'arbitre à la quatrième reprise et Billy Backus, choisi par le manager de « Mantequilla » parce qu'il ne représentait pas vraiment de danger, se retrouvera champion du monde sans l'avoir véritablement cherché. Le Cubain prendra sa revanche (avant la limite) six mois plus tard, mais Backus aura l'occasion de disputer un autre championnat du monde, il le perdra par K.-O. à la première reprise face à Pipino Cuevas.

Il est d'usage de dire que si Billy Backus n'est pas le pire champion du monde poids welter de l'histoire, c'est à coup sûr le plus chanceux.

Baer (Buddy)

Petit frère du suivant, Jacob Henry « Buddy » mesurait un tout petit peu moins de deux mètres. Il a remporté quarante-neuf de ses cinquante-trois victoires par K.-O. Si l'on examine son palmarès de près, on se rend compte que la carrière de Buddy n'est pas tout à fait à la hauteur de ce qu'elle semble être à première vue, il a souvent affronté des « pas-grand-chose » qui montaient sur le ring pour la première fois et pas mal de « moins-que-rien », qui n'y remonteront plus jamais.

Le seul exploit à mettre à son crédit est le premier round de son premier combat contre Joe Louis au cours duquel il mettra le champion en difficulté, avant d'être disqualifié à l'appel de la septième reprise ; il perdra le combat-revanche par K.-O. en moins de trois minutes.

Aussi sympa, mais moins charismatique que son frère aîné, il signait : « Buddy Baer, frère de Max ». Buddy se reconvertira dans le cinéma et la télévision. Souffrant de diabète, d'hypertension et de la maladie d'Alzheimer, il est mort à soixante et onze ans.

Baer (Max)



7 000 Hollywood Boulevard,
Los Angeles (Californie)
21 novembre 1959.

- **A**llo, Max Baer à l'appareil... j'me sens pas très bien...
 - Ne vous inquiétez pas Monsieur Baer, j'appelle le médecin de l'établissement.
 - J'aimerais autant le médecin des clients de l'établissement...
- Max Baer raccroche et il meurt.

Quand on a une réputation de « rigolo » à défendre, on la défend jusqu'au bout, dans le cas de Max Baer, on la défend même davantage qu'une ceinture de champion du monde. Il perdra la sienne au bénéfice de James « Cendrillon » Braddock en juin 1935 après l'avoir gagnée devant Primo « Les Alpes ambulantes » Carnera en juin 1934. Une fois champion du monde, Max avait laissé tomber l'entraînement aux seules fins de se consacrer à son activité préférée : courir les filles (il appelait toutes celles qui lui tournaient autour ses « assistantes sociales ») avant de faire le clown pendant quinze rounds face à un boxeur qui n'était certes pas excellent, mais qui n'avait rien laissé au hasard durant sa préparation et n'avait pas de réputation de play-boy ni de petit malin à soutenir, donc un an moins un jour plus quinze rounds après avoir été sacré champion du monde, Max Baer ne l'était plus, en revanche il avait conforté ce qui lui tenait le plus à cœur : son image de « rigolo », et il n'a plus eu désormais qu'une seule préoccupation : se faire consoler par ses « assistantes sociales ».

L'opinion couramment admise à son propos est qu'il était physiquement superbement doué (un million de dollars), mais qu'il n'avait rien dans le cigare (50 cents).

Superbement doué, c'est sûr : 1 mètre 89, des épaules de déménageur, la taille fine, les jambes minces, les muscles déliés, 2 mètres 06 d'envergure, de quoi faire un magnifique poids lourd, ceci sans compter une droite d'anthologie.

Rien dans le cigare, c'est moins sûr, d'abord Max Baer était drôle et les crétins le sont rarement, ensuite, il ne faut pas s'enfoncer bien avant dans sa vie personnelle pour trouver l'origine de son goût pour le rire, la légèreté et leurs fonctions.

Max Baer, professionnellement, a tué un homme... peut-être deux.

Le premier, c'est sûr. Le 25 août 1930 au Recreation Park de San Francisco, Max Baer rencontre Francisco Camilli *alias* Frankie Campbell qui a gagné ses quatorze derniers combats par K.-O. ; Campbell n'est donc pas étonné quand Max Baer met un genou à terre au deuxième round, sauf que Baer se relève tandis que – sûr de son fait – Frankie est en train de saluer la foule, et lui assène sa droite derrière la tête. Pendant la minute de repos, Campbell se plaint à ses hommes de coin : « J'ai l'impression que quelque chose s'est décroché dans mon crâne... », ce qui ne l'empêche pas de remporter les deux rounds suivants. Au cinquième, Baer le coince dans les cordes et lui assène une volée de coups à déraciner un palmier-dattier avant que l'arbitre n'intervienne, Campbell reste étendu sur le tapis, l'ambulance arrive une demi-heure plus tard, Campbell mourra le lendemain.

Très tôt, Max Baer s'est excusé auprès de la veuve de Frankie Campbell, elle lui répondra : « Ne vous excusez pas, ça aurait pu être vous ! » ; il versera pas mal d'argent à la famille Campbell ; le combat suivant, il se laissera massacrer comme s'il voulait expier l'inexpiable ; il perdra trois des cinq combats qui suivront ; il sera hanté par des cauchemars toute sa vie, mais... on ne prête qu'aux riches, on lui attribuera la mort d'un deuxième homme : Ernie Schaaf, le même qui lui avait fait subir une terrible punition au Madison Square Garden quelques mois après la mort de Frankie Campbell. Le gong sauvera Schaaf d'une défaite par K.-O., étendu pour bien plus que le compte à deux secondes de la fin du dixième round, il mettra plusieurs minutes avant de retrouver ses esprits. Six mois plus tard, Ernie Schaaf (qui se destinait à la prêtrise une fois qu'il aurait raccroché les gants) mourait des suites de son combat contre Primo Carnera. Il a longtemps couru le bruit que Schaaf n'avait jamais récupéré du traitement que Max Baer lui avait infligé, que ce ne sont pas les coups de Carnera qui l'ont tué, mais ceux qu'il avait encaissés plus d'un an auparavant face à Max Baer. C'est la version que reprendra Budd Schulberg dans *Plus dure sera la chute* qui est la « novélisation » de la carrière de Primo Carnera ; il semblerait que la réalité soit moins romanesque et qu'Ernie Schaaf soit monté sur le ring avec ce qui ressemblait à un début de méningite.

Quoi qu'il en soit, Max Baer se retrouvera affronter Primo Carnera un peu moins de un an et demi plus tard.

Pour le titre.

Un clown contre un phénomène de foire.

Pendant la pesée, Max, nullement impressionné par la différence de poids (plus de vingt kilos), joue avec les poils de la poitrine de Carnera : « Il m'aime ! un peu ! beaucoup ! passionnément... »

Selon certains, le combat sera grotesque, personne n'est réellement d'accord sur le nombre de fois où Carnera est allé au tapis, six pour les borgnes, douze pour les drogués. Deux ou trois fois Baer sera entraîné par le géant dans sa chute. Max rigole : « Le dernier qui se relève est un pédé ! », il trouve même le temps de donner des instructions aux voisins de Harry B. Smith, un journaliste du *San Francisco Chronicle*, victime d'un malaise : « Prenez soin de lui ! » En écoutant la retransmission du combat, Joseph Carroll d'Omaha (Nebraska), 65 ans, et Steven Dawe de Detroit (Michigan), 48 ans, auront une crise cardiaque dont, à l'inverse de Harry B. Smith, ils ne réchapperont pas.

Max s'achète vingt costumes sur mesure, il a déjà offert un manteau de fourrure à sa mère, il a deux Duesenberg 16 cylindres dans son garage, il gagne 20 000 dollars par semaine en multipliant les exhibitions. Il tutoie Joan Crawford ; il met la main aux fesses de Lupe Velez ; lors

d'une réception à Hollywood, il balance les journalistes présents dans la piscine et quand la femme de l'un d'entre eux proteste, il la balance aussi.

On dirait du Chaplin !

Il fait le Max.

Il le fera moins contre Jim Braddock et encore moins contre Joe Louis devant lequel il abandonnera plus ou moins au quatrième round : « J'aurais pu continuer, mais il faut payer plus de vingt-cinq dollars pour assister à l'exécution de Max Baer assis dans un fauteuil ». Pour expliquer sa piètre performance, il faut, tout de même, savoir que lorsqu'il est grimpé sur le ring, Baer avait une main droite cassée et une main gauche abimée.

Après avoir décidé d'arrêter les frais, il fera son *come-back* un an plus tard, enchaînant une tournée au travers des USA : dix-huit combats (« Mouais ! ») en trois mois contre des « champions » locaux qui, plus souvent qu'à leur tour, ont arrêté leur « carrière » après avoir fait la connaissance de la droite de Max même si Max la retenait. Lorsqu'il rencontrera des opposants plus sérieux, les affaires s'avéreront plus compliquées : défaite devant Jimmy Farr sur lequel il parviendra tant bien que mal à prendre sa revanche, mais deux défaites devant Lou Nova et toutes les deux avant la limite. Max Baer n'était plus aussi fringant que lorsque, dans son short frappé de l'étoile de David**, il humiliait Max « le Uhlan noir » Schmeling, le temps était venu pour lui de mettre la clé sous la porte et de continuer de faire fructifier (la Duesenberg est fragile de la soupape et les « assistantes sociales » ont des exigences à moins que ce ne soit l'inverse, ce qui revient, financièrement parlant, au même) sa popularité en arbitrant des combats de catch jusqu'à ce que... il ne sente pas très bien et que sa drôlerie ait le mot de la fin.

* Célèbre pour avoir accueilli la première cérémonie des Oscars (16 mai 1929).

** « J'ai vu Max Baer sous la douche, il est pas juif », Ray Arcel.

En réalité, il fallait remonter assez loin dans son arbre généalogique pour lui trouver un ancêtre juif. Il semblerait toutefois que son père ait été demi-juif ; sa mère, en revanche, d'ascendance irlandais-écossaise, était tout ce qu'il y a de plus protestante. Il n'y a que l'intention qui compte...

Balboa (Robert « [Rocky](#) »)

Le 1^{er} janvier 1976, au Spectrum de Philadelphie, personne n'aurait donné bien cher des chances de Robert « Rocky » Balboa. Même si « L'Étalon italien » avait un palmarès honorable : 64 combats, 44 victoires dont 38 avant la limite, même s'il avait gagné le dernier par K.-O. face à « Spider » Rico, même si Apollo Creed n'avait pas pris le combat trop au sérieux et négligé sa préparation physique, Balboa semblait n'avoir strictement aucune chance face au champion du monde en titre. Les connaisseurs se demandaient même par quel miracle ce type même plus très jeune (il est né le 6 juillet 1947) pouvait se retrouver là. Pourtant, sous un déluge de coups, un peu comme Chuck Wepner face à Muhammad Ali, le boxeur de Philly n'allait pas céder un pouce de terrain, il allait même faire mieux que Chuck Wepner puisqu'il finirait le combat debout.

Bien que droitier, « Rocky » Balboa boxait en fausse-garde, cela ne convenait visiblement pas à Apollo Creed puisque, à la surprise générale, le 25 novembre 1976, le champion allait perdre le combat-revanche par K.-O. à la dernière reprise. De 1977 à 1981, toujours flanqué de Mickey Goldmill, l'entraîneur de ses débuts, le nouveau champion du monde entamait une tournée qui se terminerait en apothéose le 29 janvier 1981 à Paris par une victoire sur Philip Hammerman (K.-O. à la troisième reprise). Sa série victorieuse contre des adversaires soigneusement choisis allait malheureusement s'achever à New York le 15 août 1981 face à James « Clubber » Lang, un boxeur d'un tout autre calibre. Sans doute perturbé par l'accident cardiaque de Mickey Goldmill dans les minutes précédant le combat, « Rocky » Balboa sera K.-O. dès le deuxième round. Il prendra sa revanche cinq mois plus tard (K.-O. à la troisième reprise), entraîné par... Apollo Creed, qui réussira en un temps record à gommer quelques défauts de son poulain qui n'en manquait pas. En

fait, à part sa résistance phénoménale aux coups, une frappe lourde, son cœur « gros comme ça » et le physique exceptionnel plus proche de celui d'un culturiste que d'un boxeur qui le rendait populaire auprès du public, il faut bien avouer que « Rocky » Balboa, ses crochets larges et sa technique rudimentaire n'avaient pas grand-chose à faire sur un ring.

En 1986, lors d'une visite de contrôle, un an après une « exhibition » reconnue par aucune fédération face à Ivan Drago, le scanner révélait de sérieuses atteintes cérébrales et « L'Étalon italien » devait raccrocher les gants. Un an plus tard, il perdait sa femme Adrian d'un cancer du sein, la descente aux enfers qui suivra sera longue et pénible, après que « Rocky » eut perdu tout ce qu'il avait gagné sur le ring. On retrouve sa trace quelques années plus tard, l'ancien champion tient un restaurant minable dans un coin pourri de Philadelphie où il ressasse ses anciens exploits pour quelques nostalgiques et l'un de ses anciens adversaires (« Spider » Rico) totalement sonné. La faim faisant sortir le loup du bois, le 26 février 2005, « Rocky » livrera un dernier combat contre Mason Dixon, le nouveau champion du monde, de façon surprenante, il le perdra de justesse, tout au courage, un peu à la manière de celui qu'il avait perdu trente ans plus tôt contre Apollo Creed.

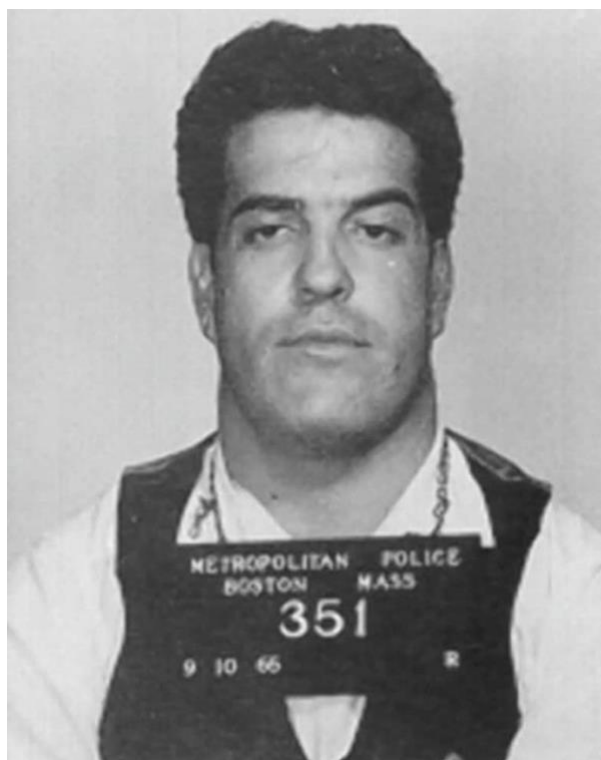
En 2015, Balboa servira de coach à Adonis Johnson, le fils illégitime d'Apollo Creed, pour son combat contre Ricky « Pretty » Colan.

Balkany (Patrick)

L'ancien maire de Levallois-Perret a fait la connaissance de sa femme lors du combat Carlos Monzon/Gratien Tonna, il a créé le Levallois Sporting Club dès son arrivée à la mairie en 1983, avant de devenir un soutien inconditionnel de la boxe en France. Il a dédié au noble art une salle baptisée Jean-Claude Bouttier et il a organisé bon nombre de championnats du monde dont la rencontre, qu'il qualifie sans rire de « mythique » (*PunchMag*, n° 164), entre Pernell Whitaker et José Luis Ramirez, conclue par l'une des pires décisions de l'histoire. On n'en dira pas autant de celles condamnant Patrick Balkany pour « fraude fiscale » et « blanchiment aggravé », toutes figures assez usitées dans le milieu de la boxe.

Comme il ne faut jurer de rien, rien ne dit que Patrick Balkany, malgré plusieurs *knock-down*, ne se relève pas et, pour peu que les juges soient aussi aveugles que ceux du combat Whitaker/Ramirez, ne finisse pas le combat debout et, mieux encore, la main levée par l'arbitre.

Barboza (Joe)



Dans les années 60, Joe Barboza, fils d'immigrés portugais, était l'un des tueurs à gages les plus redoutés de la Nouvelle Angleterre, il aurait exécuté vingt-neuf personnes pour le compte de la famille Patriarca et de son *capo* Raymond Patriarca Sr. Surnommé « L'Animal », il avait commencé sa carrière en s'évadant de la maison de correction où il aurait dû passer cinq ans.

Bien qu'il ait prêté serment : « Nous sommes réunis pour déclarer cette chose nôtre. En brûlant ce saint, mon âme brûle. J'entre vivant dans cette organisation et j'en sors mort », Barboza sera trahi par la famille avant de la trahir lui-même. Sans doute donné par son chef en 1966, il se retrouve en prison. Deux de ses amis, Joseph Amico et Arthur Bratsos, essaient de réunir les cent mille dollars de caution exigés par la justice pour sa libération, ils ne parviennent à réunir que cinquante-neuf mille dollars avant que Raymond Patriarca Sr les fasse abattre pour avoir désobéi à ses ordres... « Barboza est un putain de bon à rien, qu'il reste en taule ! » Informé, Barboza décide de témoigner contre ses anciens employeurs, il sera la première personne à témoigner contre la Mafia en bénéficiant d'un programme de protection. Son avocat, John Fitzgerald, perdra une jambe après un attentat à la voiture piégée destiné à faire revenir son client sur ses déclarations.

Joe Barboza sera libéré en 1969 ; établi comme cuisinier en Californie, il reprend ses activités criminelles (sans doute dix « contrats » supplémentaires à son actif), une espèce de *come-back*. Comme tous les *come-back*, il s'avère un peu foiré, il se retrouve emprisonné à Folsom où il s'adonne à la poésie, une activité toute trouvée pour un type qui, le soir, au fond des bars, mastiquait avant de les recracher les oreilles de ses contradicteurs. Libéré sur parole en octobre 1975, Barboza est abattu le 11 février 1976 à San Francisco au coin de Moraga Street et de la 26^e avenue par Joseph Russo (« Une carabine à la main, Jo était un génie ! »).

Joe Barboza, pour sa part, avait quantité de talents : il parlait quatre langues, il cuisinait à la perfection, il adorait les enfants qu'il faisait rire aux larmes en imitant les personnages de Walt Disney.

Entre 1958 et 1961, surnommé « Le Baron », il avait disputé 11 combats (8 victoires, 3 défaites). Dans son autobiographie, il ne reconnaît que 7 meurtres, moins que de combats...

Barkley (Iran)

« La différence entre moi et les autres,
c'est que moi, je suis vraiment dingue ».

Iran Barkley

Le roi des montagnes russes : champion du monde poids moyen, super-moyen et mi-lourd. Vainqueur de Thomas Hearns (deux fois) mais battu par Roberto Duran qui faisait une tête de moins que lui, vainqueur de Gerry Coetzee, mais battu par Trevor Berbick.

Arrête sa carrière en 1999.

Deux *come-back* pas très glorieux en 2006 et 2008.

SDF en 2010.

L'ex-membre des « Black Spades » traîne au Gleason's où pas grand monde ne veut payer pour écouter ses « conseils », il survit grâce aux aides sociales, de temps en temps, il tape d'un petit billet un fan qui veut se faire photographier avec lui.

Barrat (Martine)

« Le seul engagement que je tiens dans ma pratique
photographique, comme dans la vie, c'est d'être libre. »

Martine Barrat

Née à Oran, Martine Barrat est danseuse de formation ; remarquée lors d'une tournée en Écosse par Ellen Stewart, fondatrice de La MaMa, un théâtre expérimental de l'East Village, elle est arrivée à New York en 1968, elle n'a plus quitté la ville depuis.

Tout en gardant un pied en France où elle peut compter sur quelques appuis sûrs dans le monde de la culture, elle a fréquenté le Tout-New-York depuis Andy Warhol jusqu'à Errò en passant par Ornette Coleman ou Gilles Châtelet. Elle est surtout célèbre pour avoir travaillé avec de jeunes boxeurs de Harlem ou du South Bronx ; en 1991, elle a publié chez Viking un recueil de photographies, *Do or Die*, préfacé par Martin Scorsese.

Je l'ai rencontrée, il y a une éternité, dans son appartement du Chelsea Hôtel. Je me souviens que c'était l'été, qu'il faisait chaud, qu'elle me faisait penser à une éducatrice baba-cool et que je m'emmerdais ferme. En fait, comme toujours quand j'ai à faire à quelqu'un dans son genre, je n'ai rien à lui dire.

La conversation languissait jusqu'à ce que je lui pose une question sur la culpabilité de Mike Tyson inculpé pour le viol de Desiree Washington... Tout ce qu'elle a su me dire s'est résumé à : « Cette salope a brisé sa vie ! »

C'est toujours comme ça, c'est quand on s'y attend le moins qu'on prend le crochet du gauche.

Je me suis dit que la condition féminine avait encore quelques progrès à faire, mais que je ne pouvais pas grand-chose pour la faire avancer.

Quelques jours plus tard, Bert Randolph Sugar, macho prototype, me réconciliera avec le genre humain.

Comme je ne suis pas rancunier (et, surtout, *fashion victim*), j'ai acheté un T-shirt Agnès b (70 €) illustré de l'une de ses photographies sous-titrée : "DO OR DIE... WE DO, WE DON'T DIE". Défendre Desiree Washington, je l'ai fait (*Un cauchemar américain*, Grasset, 1999), si cela n'a pas servi à grand-chose, ça ne m'a pas tué.

Basile (Gonzalo Omar)

Camionneur argentin sponsorisé par son syndicat, pas loin de deux mètres, champion du monde de tatouage : *full-body* + visage, ne sachant absolument pas boxer.

Basilio (Carmen)



« Basilio ? Une vraie cloche ! »

Lew Jenkins

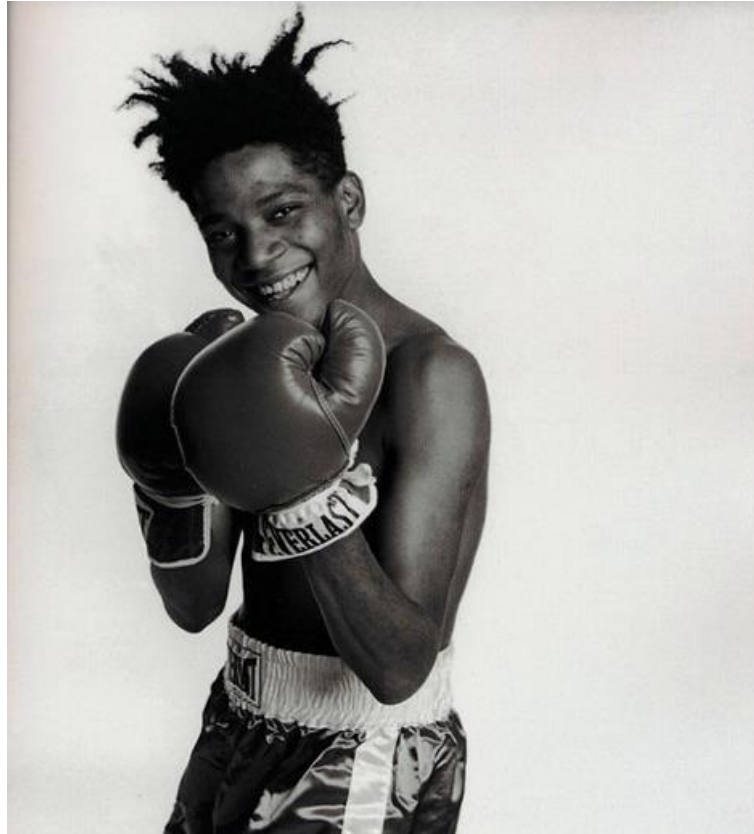
Tout le monde adôôôre Ray « Sugar » Robinson, pas Carmen Basilio. Il l'a rencontré deux fois, une victoire, une défaite qui n'en était peut-être pas vraiment une, mais Carmen Basilio n'était pas le genre de type qui n'aime pas quelqu'un parce qu'il lui a défoncé la gueule pendant une heure et demie et lui a fermé un œil, ça il s'en foutait ! peut-être même qu'à son idée, ça pouvait créer des liens. Non, Carmen Basilio n'aimait pas l'homme Robinson... il n'était à ses yeux qu'un « fils de pute arrogant », le type le plus désagréable qu'il lui était jamais arrivé de croiser ! Comme Basilio est blanc et Robinson, noir, on se dit que l'on a affaire au racisme simplet d'un bouseux, d'un ramasseur d'oignons, d'un besogneux pas très grand, l'inverse de Robinson, mais il n'est pas dit que Robinson n'ait pas eu pour lui le mépris que les planteurs nourrissaient vis-à-vis de leurs esclaves. Pour Robinson, Basilio était un plouc ! Pour Basilio, Robinson était un snob !

Lui, lorsqu'il les ramassait pas, lorsqu'il alignait pas les sacs en bout de rang, il bouffait des oignons à toutes les sauces, après avoir remercié Dieu, assis à une table bancale avec tout un tas de ses frères, de ses belles-sœurs, de ses sœurs et de leurs maris tandis que Robinson trempait sa moustache dans des daiquiris. Il était doué, Carmen Basilio détestait les types doués, il ne l'était pas, il était vaillant, travailleur, il était courageux et il n'abandonnait jamais, ça lui avait suffi pour battre ce fils de pute qui se prenait pour le Prince de Harlem, ça lui avait suffi, même borgne, pour le battre une autre fois, même si les juges avaient décidé qu'il valait mieux que ce soit un Prince qui soit champion du monde plutôt qu'un type qui ramassait des oignons à Canastota.

Lorsque Basilio a eu pour la première fois l'occasion de disputer le titre des poids welters, il avait cinquante combats dont dix défaites et cinq matchs nuls, il sera battu par Kid Gavilan ; deux ans plus tard, il ne laissera pas passer une nouvelle chance face à Tony DeMarco. Il perdra son titre devant Johnny Saxton managé par la fine équipe Palermo/Carbo avant de le récupérer toujours devant Saxton et de s'emparer de celui de la catégorie supérieure face à Robinson. Perdre le combat-revanche marquera le début de son déclin : défaite face à Gene Fullmer et à Paul Pender, Carmen Basilio retournera au bled travailler dans une brasserie et vendre des saucisses.

Quelques années plus tard, son neveu Billy Backus remportera le titre des welters et quelques années plus tard encore des supporters fonderont *l'International Boxing Hall of Fame* à Canastota pour leur rendre hommage, à eux et à tous ceux qui boxaient mieux qu'ils ne boxaient eux-mêmes, mais étaient loin d'être aussi courageux qu'ils ne l'étaient.

Basquiat (Jean-Michel)



Jean-Michel Basquiat est à la peinture ce que Joe Louis a été à la boxe : un stéréotype pouvant servir d'alibi à l'image du « bon » Juif des antisémites. Jean-Michel a peint « Saint » Joe Louis entouré par les serpents. Le plus gros d'entre eux, Mike Jacobs, s'attribuait la moitié des gains de Joe, c'est le pourcentage habituel que prend un galeriste.

L'affiche* de [l'exposition de Jean-Michel Basquiat avec Andy Warhol chez Tony Shafrazi](#) en 1985 est un « détournement » des affiches de boxe caractéristique de ces années-là. Le torse balaféré de Warhol est pudiquement recouvert d'un T-shirt blanc, une version différente montre le visage de Basquiat déformé par un crochet du gauche d'Andy.

* Estimation 2015 : 800 à 1 000 € chez Piasa (Vente Arroyo).

Battant

Souvent battu.

Battle Royale

Cette distraction, couramment pratiquée dans le sud des États-Unis, du temps où tous les nègres s'appelaient « Sam* », consistait à rassembler un certain nombre de jeunes gens de couleur – les yeux bandés – dans un cercle délimité par des cordes et à les faire se battre. Le dernier debout avait gagné... l'histoire ne dit pas quoi... peut-être le droit de recommencer. Il semblerait qu'avant d'avoir les yeux débarrassés du bandeau qui les aveuglait un certain nombre de boxeurs, dont Tom Molineaux, Jack Johnson, Tiger Flowers et Beau Jack, aient débuté ainsi.

Selon Jack Cavanaugh (*Tunney*, Ballantine Books, 2007), cette charmante tradition aurait perduré jusqu'au début des années 40, en tous les cas l'un de ces « spectacles » a eu lieu en ouverture d'un combat de Jack Dempsey le 6 juillet 1918 à Atlanta.

* Il fut un temps où toutes les bonnes (comme ma grand-mère) s'appelaient Marie.

Battling Joe

Beatles



En ces temps-là, celui où les images avaient triomphé sur toute l'étendue de la terre, le visage de Muhammad Ali était familier aux Bambaras comme aux Tchétchènes, aux Farsis comme aux Yoras.

À peu près à cette époque, les Beatles avaient déclenché un scandale en déclarant qu'ils étaient plus célèbres que le Christ.

Ali était plus célèbre que les Beatles.

Il était donc naturel de les faire se [rencontrer](#).

En février 1965, Ali s'appelait encore Cassius Clay, il préparait son premier championnat du monde contre Sonny Liston et les Beatles entamaient leur première tournée aux USA. La séance photo, dirigée par Harry Benson, aura lieu à Miami dans le gymnase d'Angelo Dundee. Il ne pouvait pas y avoir deux soleils aux yeux d'Ali, encore moins question qu'il partage sa gloire naissante avec quatre ailettes coiffées comme des bobtails, alors le futur Muhammad Ali se frappera la poitrine

comme King Kong, poursuivra les Beatles aux quatre coins du ring, les fera s'agenouiller, se rouler par terre et brandir des pancartes à sa gloire.

Dix minutes après que les Fab' Four aient mis les voiles, alors qu'il avait été traité de « cinquième Beatles, la niaiserie en prime » par Jimmy Cannon (du *New York Post*), Ali passera un coup de fil à Robert Lipsyte du *New York Times* pour lui demander qui étaient ces « tafioles » ?

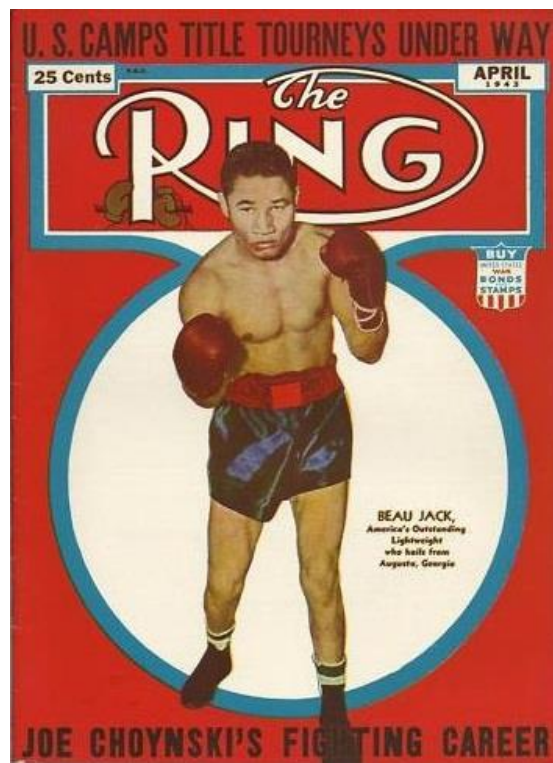
Ali préférait Sam Cooke.

John Lennon se rendra compte le premier que Clay les avait fait tourner en bourrique ; en guise de représailles, les Beatles n'adresseront plus la parole au photographe qui avait été chargé d'immortaliser la scène.

Plutôt qu'avec ce jeune nègre hystérique, les Beatles auraient préféré poser avec le champion du monde en titre sur la victoire duquel ils avaient parié, comme tout le monde. Hormis le pari qu'ils auraient perdu, comme *presque* tout le monde, cela aurait, sans doute, été une plus mauvaise idée encore. Quelques jours plus tôt, quand les Beatles ont commencé à chanter lors du Ed Sullivan Show où il était lui-même invité, Liston avait demandé à Harold Conrad (le promoteur du combat) : « C'est pour ces quatre connards qu'ils gueulent comme des veaux ? » avant de conclure : « Mon chien joue mieux de la batterie que le type avec le gros pif ! »

Sonny n'était pas une tafiole, il n'aimait que le rythm and blues, et sauter à la corde sur *Night Train*.

Beau Jack



De son véritable nom Sidney Walker, Beau Jack a commencé sa carrière en cirant des chaussures en Georgie et l'a finie en cirant des chaussures en Floride. Entre les deux, il a gagné un million de dollars en disputant 121 combats (91 victoires), il a été champion du monde à 21 ans et battu deux records : il est le boxeur qui a été le plus souvent tête d'affiche au Madison Square Garden (21 fois) et celui qui a levé la somme la plus importante jamais atteinte dans l'histoire de la boxe : 35 864 900 dollars, à destination de l'effort de guerre américain. Pour couvrir ses frais d'entraînement, il touchera 2 000 dollars comme son adversaire, Bob Montgomery.

Cette année-là (1944), il sera nommé « Boxeur de l'année » par *The Ring Magazine*.

Becerra (Joe)

C'est lui qui montrera la voie à tous les poids coq mexicains en remportant le championnat du monde de cette catégorie aux dépens d'Alphonse Halimi en juillet 1959 à Los Angeles. Pour remercier Dieu, il rentrera à pied à Guadalajara (250 kilomètres). Trois mois plus tard, une ombre obscurcit sa vie : Walter Ingram, un honnête faire-valoir, meurt sous ses poings. Chrétien convaincu, Joe Becerra ne s'en remettra jamais. Il se retirera vaincu à vingt-quatre ans.

Belcher (James)

Le beau boucher de Bristol (1881 - 1911) a été précurseur à plus d'un titre : le « Napoléon des rings » a boxé une partie de sa carrière alors qu'il était borgne, et il a fini ruiné.

Belcher (Tom)

Comparé à son aîné, il a eu une carrière en demi-teinte, mais il avait la réputation d'être imbattable *avec* des gants à une époque où les combats avaient lieu à poings nus.

Bell (O'Neil)

Surnommé « Supernova », le Jamaïcain était réputé pour son comportement violent, il lui arrivait de poursuivre ses *sparrring-partners* avec une hache ; lorsqu'il n'était pas content d'une décision (ce sera le cas pour sa défaite aux points devant Jean-Marc Mormeck à Levallois-Perret), même sans hache à sa disposition, il pouvait saccager avec succès tout ce qui lui tombait sous la main.

Ses voisins n'étaient pas à l'abri de ses brusques sautes d'humeur, il cassera la mâchoire de l'un d'entre eux avant de l'enfermer dans le coffre de sa voiture pour ne plus l'entendre geindre. Il réussira quelques-uns de ses plus beaux uppercuts sur Ashlei, sa première femme, et sur Chenneil Brown, sa dernière copine. Interrogé par la police à ce sujet, il répondra qu'il venait d'une « autre planète », « Elyun » (son nom d'extra-terrestre) sera condamné à deux ans de prison sur la planète Terre.

Le 25 novembre 2015, Harbin Road, il croise le chemin de Quintavis Robinson (19 ans), Tycorion Davis (18 ans) et Cortez Williams (16 ans) qui viennent de piquer une [Chrysler PT Cruiser](#) et qui aimeraient bien faire le plein avec le pognon qu'ils réclament poliment à Elyun... une balle (et quelques coups de couteau) plus tard, « Supernova » est mort. Avant d'être hospitalisée, une deuxième victime, un homme habillé... en femme (*sic*), sera récupérée sur les lieux par la Police.

Bénichou (Fabrice)

« Je vis totalement dans mes rêves »

Fabrice Bénichou

On n'a jamais su si Fabrice Bénichou boxait pour se trouver ou bien pour se perdre. Selon la formule consacrée : sans doute les deux. En vérité, on ne sait même pas s'il boxait ; Pierre Gaston, journaliste sportif béarnais dont le sens de la formule est toujours formidable, quoique sous-employé, parlera à propos du sport pratiqué par Bénichou de « boxe crawlée ». Il est peu de dire que Bénichou boxait n'importe comment, il ne savait, tout simplement, pas boxer du tout, il s'en

foutait d'ailleurs, le public aussi, il n'y avait que son adversaire pour trouver qu'il faisait suffisamment mal avec ses crochets à la godille Made in cour de récréation. Ce handicap, on l'avouera gênant, n'a pas empêché Fabrice Bénichou de disputer des championnats de France, d'Europe et même du monde à la pelle. S'il a toujours échoué en championnat de France, il a réussi à être champion d'Europe à deux reprises et champion du monde IBF deux ans de 1989 à 1991.

Ce qui est le plus intéressant chez Bénichou, ce n'est pas le boxeur, mais bien plutôt le personnage. Son père Patrick était fakir ou bien chiropracteur ou bien voyant ou bien hypnotiseur ou bien artiste de cirque (en Bulgarie) ou bien parapsychologue, ou bien conseiller politique, ou bien tenancier d'hôtel de passe (en Israël), tout et n'importe quoi pourvu qu'à la fin cela puisse se confondre avec escroc. Aux dernières nouvelles, « Patrick » vendait « force et succès » à la télévision (au Panama) sous le nom de Professeur Tamao, un quartz magique (il capte les ondes bénéfiques et repousse les ondes maléfiques) suspendu autour du cou.

Fabrice est né à Madrid le 5 avril 1966, avant sa naissance, son père présente un numéro consistant à casser des parpaings à grands coups de masse sur le nombril de sa femme enceinte jusqu'aux dents. On comprend que l'enfant ait été secoué plus que de raison, ce qui explique peut-être son parcours chaotique qui peut faire penser à celui de Georgette Lemaire : à quatre ans, Fabrice Bénichou s'est fait violer par son baby-sitter (Huston, Texas), Fabrice Bénichou zozote depuis sa naissance prématurée, on a tenté d'enlever Fabrice Bénichou, Fabrice Bénichou mesure un mètre soixante, Fabrice Bénichou a été contorsionniste, Fabrice Bénichou s'est fait escroquer par les siens, Yoni, Nathan et Axel Bénichou se plaignent que leur père les a abandonnés, Fabrice Bénichou remonte sur le ring au Panama, Fabrice Bénichou se suicide à deux reprises en annonçant la nouvelle sur Facebook, Fabrice Bénichou est sauvé de justesse, Fabrice Bénichou épuise les meilleures volontés, Fabrice Bénichou menace les flics avec une bouteille de Jack Daniels d'une main et un couteau de l'autre, Fabrice Bénichou touche 8 000 euros par mois pour « faire le beau dans les collèges des Hauts-de-Seine », Fabrice Bénichou donne le biberon à Melchior, né de son deuxième mariage, Fabrice Bénichou parle l'anglais, l'italien, l'hébreu, le portugais, l'espagnol et l'allemand, Fabrice Bénichou est ruiné, la copine de Fabrice Bénichou craque, Fabrice Bénichou est hospitalisé à l'infirmerie psychiatrique de la préfecture de police de Paris, Fabrice Bénichou a pour 5 000 euros de tatouages sur le corps, Fabrice Bénichou a oublié le grec, le turc, le bulgare et le russe, Fabrice Bénichou monte sur scène pour raconter sa vie.

De quoi noircir deux livres : *Putain de vie* (Plon) et *Mon dernier combat* (Le Cherche-Midi) et ce n'est pas fini... Fabrice Bénichou est immortel !

[Benitez \(Wilfred\)](#)

Wilfred « El Radar » Benitez a été une espèce de Mozart du noble art, son père avait trafiqué son extrait de naissance pour qu'il puisse disputer son premier combat professionnel à quinze ans ; deux ans plus tard, il était le plus jeune champion du monde de l'histoire de la boxe, à un âge où les futurs champions sont encore amateurs. Il sera trois fois champion du monde dans trois catégories différentes, il rencontrera les meilleurs et il les battra.

Il subira sa première défaite des poings de Ray Sugar Leonard... arrêté par l'arbitre à *six secondes* d'un combat prévu en quinze reprises ! On a souvent l'habitude de penser que sa défaite contre Leonard, le même genre de boxeur que lui, mais plus sérieux sous les mêmes apparences désinvoltes, a coupé sa carrière en deux. Arithmétiquement, c'est sûr : avant Leonard, trente-huit victoires, un nul ; après Sugar, vingt-trois combats, huit défaites ! Ce serait sans compter ses victoires ultérieures sur Maurice Hope et Roberto Duran (excusez du peu !) ; il perdra son titre des super-welter contre Thomas Hearns (ce qui n'est pas honteux). Ce serait, aussi, oublier l'avertissement subi deux ans auparavant face à Bruce Curry (dont c'était seulement le quatorzième combat) ; Benitez sera compté deux fois au quatrième round et une fois au suivant... son radar était, peut-être, déjà, dérégulé !

Maître tacticien, il tombera dans ses propres pièges, celui de ses dons n'étant pas le moins dangereux ; comme tous les gens doués, Benitez était paresseux : une semaine d'entraînement avant de rencontrer Bruce Curry, deux semaines avant de rencontrer Carlos Palomino, le reste du temps, il s'entraînait sur les pistes des boîtes de nuit. Dans ces cas-là, un jour ou l'autre, la réalité finit par vous rattraper, alors qu'au temps de sa gloire il était quasiment impossible à toucher, Benitez finira par servir de punching-ball à des minables.

Après plusieurs *come-back* foirés, il arrêtera les frais une première fois en 1986 après avoir été mis K.-O. par Carlos Maria Del Valle Herrera, un gaucher argentin ; il reviendra sur les rings quatre ans plus tard avant d'arrêter une fois pour toutes après une défaite contre Scott Papisodora, un autre gaucher débarqué du Minnesota.

Son père, Gregorio Sr*, qui avait dépensé une bonne partie des sept millions de dollars gagnés par Wilfred durant sa carrière, est mort d'une hémorragie cérébrale en 1996 ; son frère aîné, Gregorio Jr, soi-disant le meilleur d'entre tous les Benitez, est sonné alors qu'il n'a disputé que neuf combats ; son autre frère, Frankie (vingt-quatre victoires, six défaites, un nul), qui aimait les femmes encore plus qu'il ne les aimait, est sonné aussi.

Wilfred souffre de démence pugilistique, il est interné dans un asile où il survit avec une pension de trois cents dollars par mois, versée par la WBC à qui il a fait gagner des millions.

Depuis que sa mère, Clara Rosa, est morte, c'est sa sœur, Yvonne, qui s'occupe de lui.

De temps en temps, « La Bible de la boxe » se lève, décoche quelques coups dans le vide avant de se rasseoir et de chuchoter... « Je vais faire mon *come-back* ! »

* Gregorio avait une passion : les canassons ; pour régler ses dettes, il avait vendu le contrat de son fils 75 000 dollars à Jim Jacobs en 1977.

Benn (Nigel)

Il est une devinette que les vieux chroniqueurs posent à ceux qui débent dans le métier : « Pourquoi les journalistes anglais ne ramassent pas le stylo qu'ils ont fait tomber lorsque l'un de leurs compatriotes est sur le ring ? » Réponse : parce qu'ils ont peur que le temps qu'ils se relèvent, leur boxeur soit K.-O. Eh bien, Nigel Benn, même s'il a perdu quatre combats avant la limite, n'était pas tout à fait de ces boxeurs anglais-là. On peut même dire, d'ailleurs, que pendant une brève période les cinq ou six meilleurs poids moyens mondiaux étaient anglais, et Nigel Benn en faisait partie.

Vingt-deux premiers combats, vingt-deux victoires, toutes avant la limite, dix-neuf dans les deux premières reprises, il est baptisé le « Black Destroyer » ; première défaite face à Michael Watson, un très bon boxeur pourtant pas vraiment réputé pour sa frappe. Comme Benn a été mis hors de combat sur un gauche anodin, on se pose quelques questions sur la solidité de son menton, mais la série de victoires repart. Quatre combats plus tard, il est sacré champion du monde des poids moyens contre un Américain, et aux USA s'il vous plaît ! Il défend son titre contre Iran Barkley, tout le monde le voit perdant, il envoie Barkley à terre trois fois dès le premier round.

Fin de la campagne américaine.

Revenu en Angleterre, il est opposé à Chris Eubank invaincu à ce jour. Les deux hommes se détestent, Eubank est une grande gueule qui n'a pas prouvé grand-chose jusque-là, Benn, puncheur redoutable, est donné largement favori, sauf qu'au neuvième round l'arbitre, Richard Steele, le prend dans ses bras et lui signifie que ça suffit pour cette fois.

Deux ans et six combats plus tard... Campagne d'Italie, Benn va chercher la rédemption et la couronne des super-moyens à Marino face à Mauro Galvano et il l'emporte.

Trois défenses du titre, toutes victorieuses.

Deuxième combat contre Eubank pour la réunification des titres WBC et WBO : match nul.

Pour la cinquième défense de son titre WBC, il rencontre un épouvantail, Gerald McClellan. Le boxeur américain est réputé pour sa férocité, quand il ne s'entraîne pas, il entraîne ses pitbulls. Il abat ceux qui perdent, il recoud lui-même Deuce, son chien favori. Il a battu John « La Bête » Mugabi par K.-O au premier round (Mugabi remontera sur le ring cinq ans plus tard), il a battu Julian Jackson (« Le Faucon ») deux fois, dont la dernière au premier round avec cinq vertèbres déplacées à la clé, et le 25 février 1995, il expédie Nigel Benn à terre au premier round. Sauf qu'au dixième round c'est lui qui met un genou à terre.

De retour dans son coin, il s'évanouit.

Opéré en urgence d'une hémorragie cérébrale, McClellan est handicapé à vie.

Cinq combats encore pour Nigel Benn, trois défaites, la dernière par abandon face à Steve Collins qui l'avait précédemment battu par K.-O. Sa carrière est terminée.

Après avoir été un DJ reconnu, Benn a émigré en Australie, pour rester jeune, il s'occupe de jeunes boxeurs, de jeunes toxicomanes, de jeunes délinquants et de jeunes mariés (avec sa femme dont il a demandé la main sur le ring à l'issue de son combat contre Thulani « Sugarboy » Malinga). Leurs fils, Conor et Harley, boxent.

Benton (George)

Après avoir été un très bon poids moyen dans les années 50 et 60, George Benton deviendra l'un des meilleurs entraîneurs de la fin du siècle. « Le Professeur » n'était pas très aimé du public à cause de son style essentiellement défensif ; son manager, Herman Diamond, refusant tout arrangement financier, Benton n'obtiendra jamais le droit de disputer le titre mondial. Il sera obligé d'arrêter sa carrière après avoir pris une balle qui se logera tout près de sa colonne vertébrale.

Avant d'être recruté par Lou Duva, il avait fait son apprentissage auprès d'Eddie Futch. Il travaillera dans le coin de Joe Frazier puis de Pernell Whitaker et d'Evander Holyfield. Sacré meilleur entraîneur en 1989 et 1990 par la B.W.A.A. qui décernait ces années-là ses deux premiers trophées, il entrera à l'*International Boxing Hall of Fame* en 2001.

Bentt (Michael)

Pour celui qui avait été l'un des meilleurs amateurs américains (d'origine jamaïcaine, né à Londres), on ne pouvait imaginer d'entame plus catastrophique... K.-O. au premier round face à un type, Jerry Jones, *sparring-partner* d'Evander Holyfield, dont personne, pas même Emanuel Steward, l'entraîneur de Michael Bentt, n'avait remarqué qu'il était gaucher. Autant dire que le projet de Bentt : « Vingt chèvres et Tyson... » tombait à l'eau, à la place, une dépression qui durera deux ans.

Bentt est engagé par Evander Holyfield comme « premier » *sparring-partner* et réfléchit à son avenir, « Tu réfléchis trop », lui dit Shelly Finkel. En les voyant boxer l'un contre l'autre, Georgie Benton lui confie : « Quand vous boxez ensemble, on sait pas qui est le champion ! » Bentt reprend le chemin des rings et ça marche, dix combats, dix victoires jusqu'à ce qu'il se retrouve affronter Tommy Morrison pour le titre WBO. A priori, Morrison est le grandissime favori, Bentt doit lui servir de hors-d'œuvre avant le plat principal : Lennox Lewis, sauf que cette fois encore, ça ne se passe pas comme prévu. À l'inverse de Morrison, Bentt n'est pas réputé pour sa frappe, pourtant, c'est Morrison qui se retrouve trois fois à terre, qui perd son titre en une minute trente-trois secondes et, par la même occasion, les quelques millions de dollars que devait lui rapporter son combat contre Lennox Lewis.

Désormais champion du monde WBO, Michael Bentt défend son titre pour la première fois à Londres contre Herbie Hide, il aura beau mordre Herbie « Herbert Okechukwu Maduagwu » Hide (Mister Hyde) au sixième round, la reprise suivante, il se retrouve à ses pieds. La suite sera plus dramatique encore, Bentt passera quatre jours dans le coma, une fois sorti de l'hôpital, la boxe lui est désormais interdite. Comme la pendule sur la cheminée du salon entre ses deux chandeliers,

la brève carrière de Michael Bentt est toute entière encadrée entre deux dates : 7 février 1989, premier combat : K.-O., 19 mars 1994, dernier combat : K.-O. Visiblement, cinq années dont deux sans monter sur un ring, sinon à l'entraînement, cela peut suffire... à ramasser un peu d'argent et à se ruiner la santé.

Sa carrière de boxeur terminée, sa carrière d'acteur peut commencer, comme les metteurs en scène ne manquent pas d'imagination, il jouera le rôle de Sonny Liston dans *Ali* de Michael Mann.

Benvenuti (« Nino »)

Sans nul doute le meilleur boxeur italien de l'histoire, en tous les cas celui qui peut se targuer du plus beau palmarès et du plus complet. Cent vingt combats amateur, une seule défaite, champion d'Italie cinq années de suite, deux fois champion d'Europe, champion olympique à Rome en 1960 où il remporte le trophée Val Barker récompensant le meilleur boxeur du tournoi devant... Cassius Clay !

Trois ans plus tard, il est champion d'Italie professionnel ; en 1965, il est sacré champion du monde super-welter au détriment de Sandro Mazzinghi ; en 1966, il s'empare du titre européen dans la catégorie supérieure. La même année, pour son deuxième voyage hors d'Italie, première défaite, il perd son titre des super-welters face au Coréen Ki-Soo Kim, mais le 17 avril 1967 au Madison Square Garden, il remporte le titre des poids moyens face à Emile Griffith. Emile prendra sa revanche, mais Nino gagnera la belle.

À ce niveau-là, malgré un crochet du gauche fabuleux, les choses se compliquent, alors qu'avant de connaître la défaite à Séoul, Nino avait enchaîné 65 victoires sur 65 combats, sur ses 17 dernières rencontres il compte un nul et 6 défaites face à Dick Tiger, Tom Bethea (sur lequel il prendra sa revanche) et surtout Carlos Monzón (deux fois, et les deux fois avant la limite).

Après avoir pris sa retraite à Trieste, prototype du play-boy Italien, amateur de jolies femmes, de belles voitures, toujours tiré à quatre épingles, Nino réussira parfaitement sa reconversion dans la restauration, la politique et le *show-business*.

Berbick (Trevor)

Trevor Berbick a commencé la boxe à vingt-trois ans après seulement dix combats amateur, ce n'était pas un grand technicien, mais sur un ring on ne savait pas trop de quoi il était capable. Au début des années 80, Bob Arum avait téléphoné à Don Kerr, le manager du Jamaïcain : « T'as toujours ce tocard de Berbick en rayon ? » Arum voulait que John Tate remonte la pente après avoir perdu son titre devant Mike Weaver, et quoi de mieux, histoire de lui faire reprendre confiance, que de lui faire rencontrer un tocard jamaïcain, vaguement champion du Canada. Le problème étant que Tate ne remontera rien du tout, il descendra même au neuvième round face à ce « tocard de Berbick ».

Imprévisible sur le ring, Trevor l'était aussi dans la vie. Une fois, il était entré dans le bureau de son promoteur, Dennis Rappaport.

– Dennis, Dieu m'est apparu il y a vingt minutes et il m'a dit que tu me refilerais cent mille dollars de plus pour rencontrer Gerrie Coetzee !

– Quand est-ce que tu dis que Dieu t'est apparu ?

– Y a vingt minutes !

– Tu retardes, Trevor, Dieu m'est apparu il y a cinq minutes et il m'a dit de pas te filer un rond de plus, lui a répondu son promoteur.

Cette querelle théologique est en réalité sans grande importance puisque Berbick et Coetzee ne se rencontreront jamais.

Trevor est célèbre à plus d'un titre : c'est lui qui a mis fin à la carrière de Muhammad Ali le 11 décembre 1981 à Nassau. Ali était dans une forme physique épouvantable, il souffrait sans doute déjà de la maladie de Parkinson. Les promoteurs avaient perdu la clé du portail du stade de baseball en travaux où le combat avait lieu. Il n'y avait que deux paires de gants pour tous les boxeurs qui, pendant la minute de repos, devaient s'asseoir sur des tabourets de cuisine. Il n'y avait pas de gong, quelqu'un a fini par trouver une cloche à vache à l'arrière d'un camion pour en tenir lieu. Berbick refusant de monter sur le ring s'il n'était pas payé d'avance, le combat a commencé avec deux heures de retard. Il fut lamentable. Sacré champion du monde en mars 1986, Berbick perdra son titre le jour anniversaire de l'assassinat de John F. Kennedy contre Mike Tyson qui deviendra à cette occasion le plus jeune champion du monde poids lourd de l'histoire. On se souviendra de lui comme du grand couillon en chaussettes noires titubant comme un ivrogne aux quatre coins du ring. Si sur le ring il n'avait pas été très bon, en dehors du ring il n'avait pas été maladroit, jouant Rappaport contre King et King contre Rappaport, il doublera la mise en touchant un peu plus de deux millions de dollars au lieu du million prévu au départ.

Le Jamaïcain, pasteur pentecôtiste dans le civil, sera arrêté à plusieurs reprises pour dettes, coups et blessures, vol et viol ; expulsé des États-Unis puis du Canada, il sera finalement assassiné le 28 octobre 2006 à coups de barre de fer par son neveu.

Berg (Jack « Kid »)



Poids léger, plutôt grand (1 mètre 75) pour sa catégorie, premier vainqueur de Kid Chocolate, amant de Mae West, copain du Al Capone anglais, Jack « Spot » Corner, champion du monde des super-légers en 1930, « Le Moulin à vent de Whitechapel », de son vrai nom Judah Bergman, comptabilise au bas mot 192 combats. Il lui arrivait de monter sur le ring drapé dans un *tallis* portant des *tefillin*, son short toujours brodé de l'étoile à six branches. Avoir Dieu à ses côtés est toujours rassurant, serait-ce sur un ring.

Hors du ring et hors la synagogue, Berg était un terrible chien, courant après toutes les poules faisanes qui volaient bas, y compris celles qu'il n'aurait pas dû tenter de lever : la maîtresse de Legs Diamond par exemple. Berg ne devra son salut qu'à l'adresse de Ray Arcel et Whitey

Bimstein qui réussiront à convaincre le gangster ET ses hommes de main qu'il s'agissait d'un malheureux quiproquo et que truffer de balles le « Harry Greb britannique » serait un terrible malentendu doublé d'une perte irréparable.

Beuys (Joseph)



Artiste allemand, célèbre pour ses performances politiquement concernées se terminant par la vente de leurs reliques dans le circuit commercial conventionnel. « Iphigénie teutonne », chaman fumeux, guru de vide-grenier, promoteur de la « sculpture sociale » et de théories abracadabrantesques à propos de tout et de son contraire où s'émulsionnent, dans un bric-à-brac poussiéreux, l'alchimie karmique, les aphorismes tibétains décaféinés, l'anthroposophie de Rudolf Steiner et la nostalgie de la forêt primaire fantasmée par un ancien des Jeunesses hitlériennes, ex-pilote de la Lutwaffe, troll d'occise enduit de miel, de graisse et fagoté dans le feutre.

Joseph Beuys a expliqué l'art à un lièvre trépassé, passé une semaine enfermé dans une cage avec un coyote capturé pour l'occasion et boxé contre un de ses élèves (Abraham David Christian) le 8 octobre 1972 pour la clôture de la *Dokumenta 5*. Le combat arbitré par Anatol Herzfeld, un ancien étudiant de Beuys, se terminera par la victoire du *Meister*, censé représenter la « démocratie directe » alors que son adversaire était censé symboliser la « démocratie représentative ».

Bey (Madame)

Rien, a priori, ne prédestinait Hranoush Aglaganian à devenir la « Maman » de boxeurs comme Gene Tunney, Max Schmeling, Tony Canzoneri, Henry Armstrong, Mickey Walker, Max Baer ou Primo Carnera. Née en Turquie en 1881, moitié française, moitié arménienne (donc chrétienne), elle rencontre son futur mari, Mehmed Sidky (musulman), au Collège américain de Constantinople. Il est petit, blond avec des yeux bleus et une moustache formidable, elle est brune, pas très grande, mais très amoureuse, ils ne se quitteront jamais. Leurs familles respectives sont opposées à leur union, mais Mehmed Sidky accepte le poste de secrétaire de l'ambassade de l'empire Ottoman à

Washington D.C. À leur arrivée à Ellis Island, le 7 juillet 1897, Hranoush a menti sur son âge véritable... seize ans ! elle se vieillit de dix ans. Les deux jeunes gens en profiteront pour se marier, ils ne remettront plus jamais les pieds en Turquie.

Bien sûr, Madame Bey parle turc et arménien, mais aussi grec, italien, français, allemand, espagnol et anglais, elle est même la seule femme de la délégation turque à le parler. Ses talents de maîtresse de maison ont vite fait de faire d'elle la coqueluche du milieu diplomatique, elle devient même intime avec le couple présidentiel. Mezzo-soprano, elle chante à ravir, à tel point que le Président McKinley lui demandera de chanter l'hymne américain pour l'ouverture de l'Exposition panaméricaine de Buffalo ; bien qu'elle ait donné plusieurs concerts au Carnegie Hall, elle refusera d'intégrer le Metropolitan Opera. Elle se trouvait juste aux côtés de William McKinley lorsqu'il sera assassiné. En 1908, son mari accepte de diriger le Consulat général de Turquie à New York avant de couper les ponts avec le gouvernement ottoman lorsque ce dernier entre en guerre en 1914 aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

Avec Ehsan Karadag, l'un de leurs proches, le couple se lance avec succès dans le commerce de tapis, grâce aux bénéfices de leur commerce ils achètent à Chatham, à cinquante kilomètres de New York, un domaine d'une douzaine d'hectares voisin de celui d'un de leurs amis, Freddy Welsh, champion du monde poids léger de 1914 à 1917 et homme d'affaires prospère. Dans sa propriété, Freddy Welsh a ouvert un camp d'entraînement pour boxeurs et il propose à Madame Bey de s'en occuper ; bien que son mari ne soit pas d'accord, elle accepte, et ce d'autant plus volontiers que leur commerce de tapis périclité (lorsqu'un navire russe interceptera une cargaison venue de Turquie d'un montant de 250 000 dollars, ils se retrouveront sur la paille). Elle tient son rôle à la perfection, les boxeurs l'adorent, lorsque Freddy Welsh lui demandera de virer Battling Siki (vu comme une menace sexuelle), elle refuse et avec le soutien d'autres boxeurs elle installe son propre camp, 516 River Road. Chez elle. Tous ses « enfants » la suivent, et c'est chez elle que viendra désormais s'entraîner la crème de la crème des boxeurs des années 20, 30 et 40. Les années folles, les années fastes.

Les équipements sont réduits à leur plus simple expression : un ring dedans, un ring dehors ; les chambres sont monacales : un lit, une table, une chaise, une armoire ; la pension complète s'élève à 4,50 dollars par jour. Au sein du camp, les règles sont strictes : pas d'alcool, pas de « visites », le petit déjeuner est servi à 7 heures, le dîner à 17 heures, la tradition veut qu'ensuite l'on joue aux cartes. Extinction des feux à 10 heures. Madame Bey cuisine et tient la maisonnée d'une main de fer, on dit « S'il vous plaît » et « Merci », on se lave les mains avant de passer à table, Madame Bey fait payer le droit d'assister aux exhibitions : 1 dollar la semaine, 2 dollars le week-end, et c'est elle-même qui encaisse et rend la monnaie.

Difficile d'imaginer cette femme ayant dansé à la Maison Blanche, chanté au Carnegie Hall, donnant un récital, accompagnée au piano, dans le seul but de distraire un parterre de types le nez en forme de selle et les arcades protubérantes... et pourtant ! jusqu'à sa mort le 30 janvier 1942, le succès de son camp, devenu une véritable institution, ne se démentira pas.

Tenu par Ehsan Karadag, il continuera d'accueillir pendant une dizaine d'années des boxeurs comme Rocky Graziano, Kid Gavilan, Jake LaMotta ou Sandy Saddler.

En 1969, il était à vendre.

Madame Bey n'aura jamais assisté de sa vie à un combat de boxe.

Bibliographie

« Le monde n'est-il pas fait pour aboutir à une belle bibliographie ? »

Victor Pouchet

Biétry (Charles)

« Artur Jorge et les joueurs du PSG étaient pliés en deux de rire lorsqu'ils écoutaient Charles Biétry commenter un match de foot. »
rapporté par **Bernard Dolet**

Il a personifié une nouvelle manière de regarder le sport avec des caméras dans tous les sens (première caméra embarquée lors d'une course cycliste en 1988 sur Paris-Tours) et d'en parler de façon moins compassée à un public titulaire du baccalauréat. Il a ouvert les vestiaires aux voyeurs gays, engagé des consultants à « tire-larigot », accompagné à la perfection l'émergence du sport comme religion sans Dieu, parfaite idéologie de la « société du spectacle », et ce avec talent et professionnalisme. Libéral pur-sang, « Il est interdit d'interdire », objectait-il à Jean-Claude Bouttier qui élevait quelques préventions à l'égard de la boxe féminine. Il ne laissait à personne le soin de commenter les combats qui faisaient se lever le public à quatre heures du matin, tout en laissant la partie « technique » à son consultant maison. Évidemment, il avait un faible pour les boxeurs spectaculaires et le « show-boating », je me souviens encore de l'un de ses commentaires extasiés lors du combat Hagler/Leonard : « Regardez là comme c'est superbe, il esquive et il revient à toute allure sur Marvin Hagler. Ah ! il lui a pas fait mal, il l'a pas touché, mais c'était tellement beau ! » C'était l'époque qui voulait ça... les années 80, le fric ! la frime ! Bernard Tapie et l'Olympique de Marseille, Mike Tyson en salopette de cuir vert dévalisant Cartier, même combat !

Plus de trente ans après, Charles Biétry continue d'aimer le sport (et la boxe aussi). À sa manière.

Big & Juicy

LE GEORGE FOREMAN DES HOT-DOGS

Bingham (Howard)

« Il a observé Ali avec la sensibilité d'un aveugle ».
Gordon Parks

Howard Bingham a croisé Cassius Clay et son frère pour la première fois à Los Angeles en 1962, ils regardaient passer les filles, Bingham a embarqué les deux jeunes gens visiter la ville dans sa Dodge Dart et il leur a présenté sa mère qui les a gardés à dîner. À partir de cette date, « Bill » Ali et « Bill » Bingham ne se sont plus jamais quittés jusqu'à ce que, comme l'a fait remarquer Frank Deford, « il soit difficile de savoir où Ali s'arrête et où Howard commence ». Ils sont restés inséparables jusqu'au dernier moment bien que Bingham n'ait pas renoncé à son « nom d'esclave », bien qu'il ait été chrétien (son père était pasteur), bien qu'il n'ait jamais rien demandé à celui qui était entouré d'une meute de profiteurs et ne se soit pas privé de dire ce qu'il pensait à celui que les parasites ensevelissaient sous les compliments. Il a été son photographe officiel, mais surtout son ami.

En ce qui concerne la [photographie](#), Bingham n'était pas vraiment doué, étudiant au Compton Community College où il étudiait son futur métier, il avait été recalé au diplôme ; engagé par *Sentinel*, il n'a pas arrêté de leur ramener des photos surexposées, des photos floues ou pas de photos du tout... « Et j'avais toujours une excuse ! » Seulement, Bingham a trouvé son sujet : le « Greatest » adorait la lumière et la lumière l'adorait, impossible de rater un seul cliché d'Ali !

« C'est qui le type en photo à côté d'Howard Bingham ? »
Frank Deford

On dit que Bingham aurait dans ses archives un million de clichés de Muhammad Ali, mais il a aussi photographié Elvis Presley, Michael Jackson, O.J. Simpson, Bill Cosby, les émeutes de Detroit et tout le monde a été séduit par Bingham, même James Earl Ray (l'assassin de Martin Luther King). Tout le monde lui a toujours fait confiance, même les Black Panthers qui l'ont autorisé à photographier leur arsenal caché, sachant que Howard ne les trahirait pas.

Howard Bingham est mort le 15 décembre 2016 à Culver City (Californie), six mois seulement après son ami de toujours.

Bivins (Jimmy)

« Ils seraient restés des heures sous la pluie
juste pour le huer, il était le boxeur qu'ils aimaient haïr »

Maria Baskin

Alors que l'Amérique se remettait à peine de l'épisode Jack Johnson et n'était pas encore prête pour la saga Muhammad Ali, il a été la mauvaise personne (le sale nègre) au mauvais moment, celui où l'exode des Noirs du Sud menaçait les emplois des Blancs du Nord. Tout ce que Joe Louis incarnait à la perfection (l'Oncle Tom), il le refusait ; il était plus foncé que Louis, plus grande gueule, moins sympa. Alors, Joe lui a laissé sa couronne lorsqu'il est parti faire son service militaire, mais la lui a reprise aussitôt qu'il est revenu. Avant-guerre, on ne lui a jamais donné sa chance, pendant la guerre, il a été un champion par intérim, après la guerre, il n'avait plus les qualités nécessaires pour saisir une dernière chance d'être couronné.

Trop puissant chez les mi-lourds, trop rapide chez les lourds, mais surtout trop noir dans un milieu où les Blancs tiraient encore les ficelles, Bivins s'est perdu avant-guerre dans un terrible entre-deux, un purgatoire où on l'a tenu enfermé. Il a eu beau tenter de retourner à son avantage la haine que le public lui portait ; faire pleurer Frank Sinatra en découpant Tami Mauriello (payé trois fois plus que lui) en fines tranches ; battre Charley Burley, Joey Maxim, Billy Soose, Archie Moore, Ezzard Charles et sourire par défi aux sifflets de la foule, rien n'y fera, on ne lui donnera jamais sa chance, ni en mi-lourd ni en lourd. Il ne sera donc jamais que, pendant toute la durée de la guerre, champion par interim, un titre « fantôme » tenant de la mauvaise plaisanterie ou plutôt du cadeau empoisonné, cadeau que Bivins n'acceptera jamais : « Je veux pas d'un titre que j'ai pas gagné sur le ring ! »

Pour arranger la chose et aggraver son cas, Bivins se conformait en dehors du ring aux phantasmes des Blancs à propos des Noirs, il sera accusé d'avoir eu des relations sexuelles avec une mineure âgée d'à peine quatorze ans et de battre sa femme. Quoi qu'il en soit, lorsque l'effort de guerre des États-Unis s'est intensifié, Bivins, ajourné jusque-là puisque soutien de famille, sera incorporé.

Sourire
Klik ! Klak ! Kodak !
Uniforme & Caserne
Silence

À son retour de l'armée, Jimmy Bivins n'était plus le même, il ne le sera plus jamais. Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui a brisé Jimmy Bivins qui semblait ne pas pouvoir l'être ? Sans doute, d'après sa sœur, ce qui ressemble plus ou moins à un lynchage dont il aurait été la victime entre les murs de la caserne du Sud où il avait été affecté. Toujours est-il qu'après-guerre, Bivins avait perdu son *fightin' spirit* et ses réflexes, il sera battu par Jersey Joe Walcott d'abord et ensuite par Ezzard Charles, Archie Moore et Joey Maxim qu'il avait dominés auparavant. Lorsqu'il affrontera – enfin ! – Joe Louis, ce sera sans aucune chance de le battre alors même que le « Brown Bomber » n'était plus ce qu'il avait été, Bivins reculera pendant dix rounds avant d'être déclaré perdant.

Fauché à partir de 1949, il boxera jusqu'à fin 1955, l'ironie de l'histoire veut que pour son dernier combat il batte Mike DeJohn, l'un des seuls Blancs qu'il ait jamais rencontré. Pour gagner sa vie, il deviendra chauffeur-livreur, hantera les réunions de boxe, perdra sa femme Elizabeth en 1995, sombrera dans la dépression avant de disparaître jusqu'à ce que la police le retrouve en avril 1998 à Cleveland dans le grenier de la maison de sa fille et de son gendre, étendu sous une couverture souillée d'excréments. Bivins ne pesait plus que cinquante kilos, lorsque les flics, qui l'avaient cru mort, lui demanderont : « Comment ça va ? », Bivins répondra : « Pas trop bien ! » Daryl Banks, son gendre, sera condamné à huit mois de prison, Jimmy sera recueilli par sa sœur, Maria Baskin, il mourra en 2012 dans une maison de retraite d'Est Cleveland.

Au cours de sa carrière, Jimmy Bivins a battu huit champions du monde.

Black (Simmie)

Simmie Black a boxé sous différents alias : Spider Black, Tommy Tucker (*sic*), Sammy Jackson, Fred Johnson et sans doute quelques autres. Sous sa véritable identité, en vingt-cinq ans de carrière (11 novembre 1971 - 11 mai 1996) le natif de Little Rock (Arkansas) est monté 203 fois sur le ring. Il aurait été un bien meilleur boxeur que ne le laisse penser son palmarès : 33 victoires, 170 défaites (dont 99 avant la limite) et 3 matchs nuls.

Six mois après son dernier combat, il a été arrêté pour agression sexuelle sur mineure. La victime était âgée de onze ans. Comme Simmie Black est délicat (« Tu me connais... mousses et pampres ! »), avant de tenter de la pénétrer et d'éjaculer *ante portas*, il lui avait fourré un billet de un dollar dans la main.

Dernier domicile connu : 5026 Weaver Road, Memphis (Tennessee).

Black Murderer's Row

« We wear the mask that grins and lies,
It hides our cheeks and shades our eyes »

Paul Laurence Dunbar

Comme aucun manager blanc ne voulait les voir ridiculiser leurs poulains de la même couleur, Harry Booker, Charley Burley, Jack Chase, Cocoa Kid, Bert Lytell, Lloyd Marshall, Archie Moore, Aaron « Little Tiger » Wade et Holman Williams se sont rencontrés les uns les autres. Quatre-vingts fois.

Blackwell (Nick)

Le 27 mars 2016, à la Wembley Arena, au cours de son combat avec Chris Eubank Jr, Nick « Bang Bang » Blackwell est victime d'une hémorragie cérébrale. Évacué sur une civière, plongé dans un coma artificiel à l'hôpital Saint Mary, les médecins l'en sortiront une semaine plus tard. Issu du circuit « White-Collar », le jeune homme n'était pas passé par la case amateurs, plus jeune champion d'Angleterre des poids moyens à l'âge de vingt ans il avait remporté le titre de l'Empire britannique en 2015.

Malgré une interdiction formelle de boxer, Nick Blackwell remettra les gants à l'entraînement... coma... hémiplégie !

Toute passion a un prix, toute connerie aussi. L'une est souvent proche de l'autre.

Blue Bonnet

Bobick (Duane)

Jerry Quarry était sur le déclin, il fallait à l'Amérique blanche un « Grand Espoir blanc », ce sera Duane Bobick. Il était né à Bowlus (Minnesota), deux cent soixante-cinq habitants dont treize Bobick : le père, plâtrier, la mère (enceinte en permanence), dix garçons, une fille. Chaque fois qu'il arrive un truc dans ce bled où il n'y a rien d'autre à faire que boire... « C'est les Polacks, c'est les Bobick ! », et c'est vrai : c'est les Bobick. Leroy, l'aîné, dira de cette époque : « Pour nous, les riches, c'était ceux qui vivaient dans le ghetto ! »

Duane a été un très bon amateur, il a battu Larry Holmes lors des qualifications pour les Jeux olympiques et pouvait surtout se targuer d'avoir été l'un des rares vainqueurs de Teofilio Stevenson, le prodige cubain (trois fois médaille d'or aux Jeux olympiques) lors de Jeux panaméricains de 1971 ; le Cubain prendra sa revanche l'année suivante aux Jeux olympiques... avant la limite. Bobick, que tout le monde voyait champion olympique et qui avait battu le favori soviétique au premier tour, repartira de Munich les mains vides. Malgré ses brillantes références en amateur : 106 combats, 93 victoires, le ver était dans le fruit : en mai 1970, face à Ron Lyle, Bobick avait subi un K.-O. dramatique... cinq minutes dans les vapes ; cela aurait dû être un sérieux avertissement pour la suite : Duane ne prenait pas les coups.

Bobick gagne ses 19 premiers combats professionnels par K.-O. Dans la vie, ça va moins bien que sur le ring, il se marie en mars 1973 : « Le premier mois, c'était super, elle vivait en Arizona et moi à New York », deux ans après, son divorce lui coûte à peu près tout ce qu'il a gagné sur le ring. Peu importe, il se met en ménage avec Denise DiRose, une serveuse sympa avec laquelle ça se passe bien, Joe Frazier le manage, Eddie Futch l'entraîne, la série de victoires continue, il bat Mike Weaver qu'il avait déjà battu en amateur, Scott Ledoux et Chuck Wepner. Les affaires sérieuses devraient pouvoir vraiment commencer.

Lorsqu'il monte sur le ring du Madison Square Garden le 11 mai 1977, Duane Bobick est vaincu en 38 combats, tous les espoirs lui sont permis, en face de lui, Ken Norton qui vient de « perdre » son troisième combat contre Muhammad Ali. 58 secondes après que le gong a sonné, Duane Bobick est K.-O. Sa défaite passera et repassera en boucle sur les [écrans de télévision](#), le *Saturday Night Live* en tirera une séquence parodique, Duane est la risée de l'Amérique... le grand guignol horizontal ! Les espoirs se sont envolés, les affaires sérieuses remises à plus tard et Rodney, son petit frère, ancien *sparring-partner* d'Ali, se tue dans un accident de voiture. L'année suivante, Duane s'envole pour l'Afrique du Sud chercher la rédemption et c'est pour subir un nouveau K.-O. face à Kallie Knotze qui n'est pas un foudre de guerre, mais qui, en revanche, tournera dans un chef-d'œuvre peu connu : *Capitaine Malabar dit La Bombe* de Michele Lupo avec Bud Spencer.

De retour aux USA, Bobick se remet aux chèvres (Tom Nickson, 7 combats, 5 défaites ; Jerry Thompkins, 18 combats, 10 défaites ; Terry Mims, 9 combats ; Henry « Bulldog » Patterson, 5 combats), du coup, ça va mieux : 7 combats, 7 victoires par K.-O. Le 17 février 1979, Market Square Arena, Indianapolis, Duane Bobick revient se frotter à l'élite, soi-disant transformé par un entraînement soi-disant scientifique (Pilates), en affrontant John Tate que Teofilio Stevenson a battu avant la limite aux Jeux olympiques de 1976, il tiendra presque un round avant d'être mis K.-O. Un combat encore, encore perdu avant la limite et il est temps de jeter l'éponge, Duane Bobick retourne soigner sa dépression dans le Minnesota en regardant la télévision en boucle.

*J'ai passé trop de temps avec la femme qu'il fallait pas
J'ai passé trop de temps seul
J'ai pris les mauvaises décisions
Ça m'a tué*

En 1997, il sera victime d'un très grave accident dans l'usine de pâte à papier où il travaillait et manquera perdre un bras.

Encéphalopathie traumatique chronique.

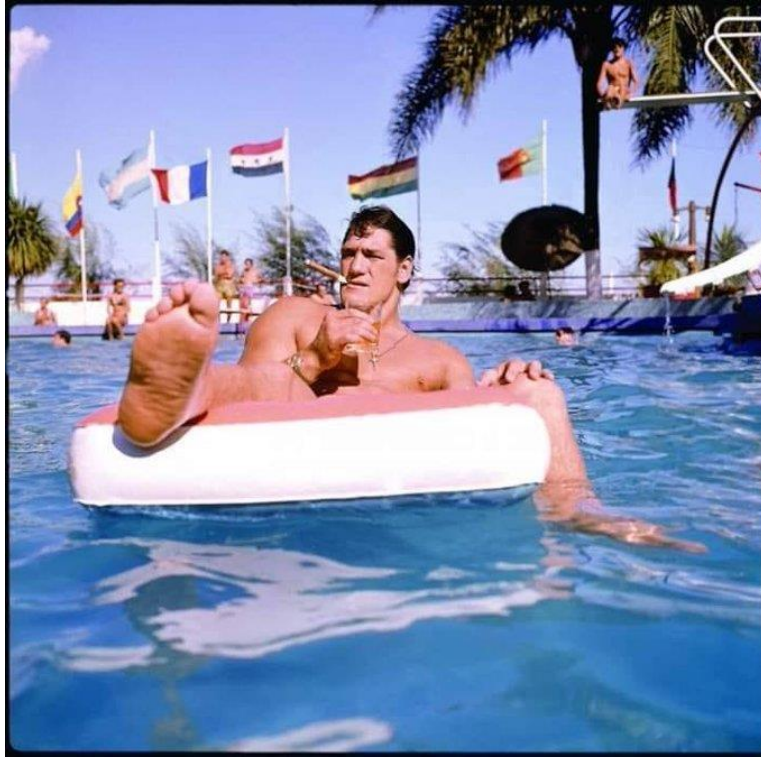
En 2017, il a déclaré : « Je regrette rien, mais si j'avais su ce que je risquais, c'est pas sûr que je l'aurais fait ! »

Bodak (Vasil « Chuck »)



L'un des seuls *cutmen* que le public (re)connaisse, le plus populaire en tous les cas puisque le plus pittoresque. Né à Gary (Indiana), il a travaillé avec une tripotée de champions depuis Muhammad Ali (en amateur) jusqu'à Oscar De La Hoya en passant par Julio César Chávez (qu'il n'estimait pas outre mesure) et Jorge Paez pour lequel il commencera à se coller des photos sur le front. Pendant des années, au grand ravissement du public, le barbichu montera sur le ring avec une petite couronne de photos autour de la tête. Excentrique dans le coin, mais aussi en dehors, « Chuck » Bodak a découpé, tout le long de sa longue vie, des milliers d'images dans des milliers de magazines pour recouvrir tout ce qui lui tombait sous la main : montres, lunettes et même une voiture entière, intérieur compris. Il n'a jamais vendu un seul de ses collages, il les offrait. « Chuck » Bodak n'était pas seulement un original un peu perché, c'était aussi une personnalité brillante, un éducateur et un professionnel respecté.

Bonavena (Oscar)



Surnommé « le Taureau » par les journalistes à cause de son style (ses coups venaient d'on ne sait pas trop où, la plupart du temps de là où ils n'auraient pas dû) et « Ringo » par ses compatriotes pour sa coupe de cheveux rappelant vaguement celle du batteur des Beatles, l'Argentin est le seul boxeur pouvant se vanter d'avoir disputé vingt-cinq rounds face à Joe Frazier sans avoir mis un seul genou à terre tout en se payant le luxe d'expédier deux fois Joe au tapis. Il peut se vanter aussi d'avoir réussi à faire fermer sa gueule à Muhammad Ali lors d'une conférence de presse en le traitant de « kangourou », de « poule mouillée » et de « pédé ». Et encore, Ali a eu droit à un traitement de faveur, d'ordinaire Oscar offrait du papier toilette à son adversaire.

En anglais, il était capable d'articuler une seule phrase : « Où y a de la chatte ? »

Alors que sa carrière était derrière lui, Oscar Bonavena prendra comme manager Sally Burgess-Conforte, la tenancière d'un bordel de Reno, de vingt-six ans son aînée. Son mari, Joe Conforte, propriétaire du Mustang Ranch (67 hectares, 100 chambres), finira par prendre ombrage de leur liaison. Le mobil-home de Ringo sera mystérieusement incendié ; revenu pour s'expliquer avec Conforte, Bonavena sera abattu d'un coup de fusil dans le cœur par Williard Ross Bryner, le garde du corps du propriétaire des lieux.

À sa mort, le 22 mai 1976, Oscar avait l'âge du Christ.

Idole du quartier « tanguero » de Parque Patricios, ses funérailles au Luna Park de Buenos Aires seront suivies par 150 000 personnes.

Bonnetaz (Joël)



J'assiste rarement à des réunions de boxe, en fait, je n'aime pas la foule ou plutôt je n'aime pas les raisons pour lesquelles elle est là, ni la manière dont elle se comporte. Je garde peu de souvenirs des rencontres auxquelles il m'est arrivé d'assister, mais je me souviens très bien de celle qui a opposé, le 15 avril 1977 à Périgueux, Emile Griffith à Joël Bonnetaz.

À l'époque, Joël Bonnetaz, vingt-six ans, était champion de France des super-welters, il était blond, plutôt joli garçon et il n'était pas renommé pour son punch ; Emile Griffith avait presque quarante ans, il avait disputé plus de cent combats et il avait été champion du monde pour la première fois quinze ans plus tôt.

Griffith dominera le combat de bout en bout, sans prendre de risques inutiles, il donnera la leçon à Bonnetaz d'un seul bras : le gauche ; Emile qui n'était plus très jeune avait une crise d'arthrite à l'épaule droite... mais le pire était à venir ! Bonnetaz sera déclaré vainqueur. Des décisions vaseuses, j'en ai entendu des tas, surtout d'ordinaire celles concernant le boxeur pour lequel la foule a les yeux de Chimène, mais là, j'avoue que dans le genre il était difficile de faire mieux. Même le public périgourdin n'a pas marché dans la combine, il a eu la nette impression qu'on lui faisait passer du Kitekat pour du foie gras. Aujourd'hui, sachant ce que je sais, je crois qu'Emile s'en foutait, c'était sa tournée d'adieu, il avait dû toucher un bon paquet pour boxer Bonnetaz, un autre paquet pour ne pas trop appuyer ses coups et encore un autre pour ne pas faire la gueule à l'annonce de la décision... Il a « fait le job », comme on dit aujourd'hui.

Je me souviens que, le lendemain après-midi, reçu par Michel Drucker, Bonnetaz s'était vu interrogé sur cette décision surprenante. Sans le faire exprès, le gentil Joël dévoilera la combine, en faisant cette réponse formidable : « Peut-être que j'ai pas gagné, mais sur ma licence, y a écrit : Joël Bonnetaz, vainqueur ! »

Autrement dit : les paroles s'envolent, les sifflets s'évanouissent, seuls les écrits restent.

Je me souviens aussi que, lors de cette réunion, j'avais aperçu Jean-Claude Bouttier fumant des Winston à la chaîne. Bouttier, comme toutes les vedettes lorsqu'on les voit « en vrai », m'était apparu beaucoup plus petit (c'est-à-dire un peu moins grand que moi) que je ne l'imaginais.

Je ne sais pas ce qu'est devenu Joël Bonnetaz, j'espère qu'il va bien malgré une fin de carrière moins brillante (vingt défaites sur les trente combats à suivre contre des adversaires d'un niveau

très moyen) que ne le laissait présager cette épiphanie périgourdine qui l'a vu battre Emile Griffith, mort en 2015 à soixante-quinze ans.

Boodles Boxing Ball

Depuis sa fondation en 1798, Boodles est *The* joaillier britannique « haut-de-gamme », la maison (fondée à Liverpool) organise chaque année à Londres un [gala de charité](#) (on y récolte d'ordinaire plusieurs centaines de milliers de livres à destination d'œuvres de bienfaisance) considéré comme l'un des sommets de la saison mondaine. Il est arrivé à plusieurs reprises que, pour pimenter la Worcestershire Sauce (*By appointment of Her Majesty The Queen*), quelques jeunes gens de la haute se foutent sur la gueule sous des lustres en cristal devant un parterre d'invités triés sur le volet.

En 2006, le Prince Edward et Kate Middleton avaient honoré le Boodles Boxing Ball de leur princière présence.

Booker (Eddie)

Sûrement pas le meilleur des boxeurs noirs de ces années-là, celles où personne ne voulait les affronter sur un ring et où personne ne leur donnerait jamais la chance de disputer un championnat du monde, mais sûrement pas le plus mauvais non plus. Cinq défaites seulement sur soixante-dix-neuf combats, jamais K.-O, il compte des victoires sur Holman Williams et sur Archie Moore, la dernière avant la limite.

Sa carrière sera écourtée à cause d'une blessure aux yeux, provoquée – peut-être – par un gant trafiqué.

Borges (Jorge Luis)

« [...] illusion de l'achevé, [...] vertige de l'insaisissable »

Georges Perec

Le projet de ce livre ne serait-il finalement pas d'écrire un livre qui donne la clé de tous mes autres livres ?

Boucle

« Scott didn't like McAlmon.
McAlmon no longer liked Hemingway.
Hemingway had turned against Scott.
Hemingway liked Joyce.
Joyce liked McAlmon. »

Morley Callaghan

Michael Spinks (médaille d'or aux J.O. de 1976) a rencontré Mike Tyson qui a rencontré Andrew Golota qui a rencontré Tomasz Adamek qui a rencontré Chad Dawson qui a rencontré André Ward (médaille d'or aux J.O. de 2004)...

Boudouani (Laurent)

Certainement l'un des meilleurs boxeurs français toutes catégories et toutes époques confondues. Médaille d'argent aux Jeux olympiques de Séoul, champion du monde militaire, champion d'Europe, champion du monde super-welter presque trois ans face à des adversaires du calibre de Terry Norris ou Julio Cesar Vasquez, et le plus souvent aux États-Unis. Si l'on devait mettre un bémol à son palmarès (42 combats, 38 victoires, 3 défaites, un nul), il faudrait noter que les décisions (un nul et une victoire aux points) face à Guillermo Jones qui le dominait d'une tête (le Panaméen finira sa carrière en poids lourd) sont plutôt généreuses. Boudouani n'était pas muni d'une mâchoire à toute épreuve (défaites par K.-O. face à Gilbert Baptist et Bernard Razzano qui ne le valaient pas), mais le Savoyard était un excellent technicien, rapide, doté d'une bonne frappe et d'un joli uppercut. À sa cinquième défense, il perdra son titre face à David Reid et mettra sagement fin à sa carrière. Exemple même du boxeur complet, intelligent, trop modeste, pas assez grande gueule, du coup très sous-estimé par le milieu.

Laurent Boudouani est gérant de la Brasserie du Palais à Sallanches.

Bouttier (Jean-Claude)

Il aurait pu être un bon boxeur ordinaire, mais ses deux rencontres avec Carlos Monzón en ont fait un héros français ; à l'époque où Jean-Claude boxait, les héros français perdaient et les Français aimaient les voir perdre, ils pouvaient comme cela rêver qu'un jour ou l'autre ils gagneraient (la demi-finale de Séville en 1982, préfiguration de la victoire de Saint-Denis en 1998). Jean-Claude Bouttier a donc perdu deux fois, mais il a perdu deux fois « à la française », avec un certain panache.

Tout le début de sa carrière a été mené pépère entre Laval et l'Élysée-Montmartre avant que les affaires sérieuses commencent lorsque Bouttier passe des mains de Sylvain Rayon qui lui a appris le métier de boucher à celles de Jean Bretonnel qui va lui apprendre celui de champion. Deux défaites devant sa bête noire, Juarez de Lima (sur lequel il finira pas prendre sa revanche lors de leur troisième rencontre), un nul face à son pire ennemi, Max Cohen, et puis, après une victoire significative sur Jo Gonzalez, Bouttier s'empare du titre de champion de France aux dépens de Pascal DiBenedetto et de champion d'Europe face à Carlo Duran. Jean-Claude est un type sympa, joli garçon, sagement marié, il s'exprime correctement, couvé par Monsieur Jean qui a compris les possibilités de son poulain (enfin un type qui fait oublier la caricature du boxeur), il apprend son métier et le reste, et il aime apprendre.

Et puis... Carlos Monzón !

En fait, pas de chance, Carlos Monzón est l'un des meilleurs poids moyens de l'histoire et à l'impossible nul n'est tenu. Jean-Claude perdra le premier combat avant la limite, au courage, il ira jusqu'au bout du deuxième nettement perdu aux points. Ses deux combats contre l'Argentin occuperont la presse française comme peu de combats auparavant. Il y aura des pages et des pages de *Paris Match* consacrées à Jean-Claude Bouttier, peut-être grâce à celui qui a pris fait et cause pour le nouveau Cerdan... Alain Delon ! L'acteur organise, finance, transforme La Brûlerie, sa propriété de Douchy (Loiret), en camp d'entraînement haut de gamme. Il est tellement présent que l'on peut se demander si ce n'est pas lui qui va monter sur le ring, un peu trop présent peut-être puisque Bouttier et sa petite troupe finiront pas s'évader en douce pour s'entraîner hors de la vue d'Alain Delon, de Mireille Darc et de leur meute de bergers allemands.

Ensuite, ça redescend, après avoir récupéré son titre de champion d'Europe, Bouttier le perd contre Kevin Finnegan*, pour son dernier combat il perd son dernier titre (champion de France) face à Max Cohen et descend du ring la pommette largement ouverte (version de Bouttier : coup de tête, ce que Max Cohen, bien sûr, nie énergiquement).

Après, ça descend encore un peu, Jean-Claude fume (il n'arrêtera jamais), boit pas mal jusqu'à ce que Charles Biétry lui propose de devenir consultant pour Canal +. Et, en un coup de baguette magique, vingt-cinq ans à commenter, vingt-cinq ans à mener une vie qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir mener, à exercer au sein de la section boxe du PSG un pouvoir qu'il n'aurait jamais

pensé pouvoir exercer. Le rêve éveillé ! Le natif de Saint-Pierre-la-Cour, 2 170 habitants, ancien apprenti-boucher, n'en est jamais revenu. Carlos Monzón est mort écrabouillé dans une Renault 14, Pascal DiBenedetto est mort d'Alzheimer, Kevin Finnegan a été retrouvé mort à son domicile, Jo Gonzalez a ouvert un resto à Narbonne, ses autres adversaires n'ont pas fait grand-chose de grandiose de leur vie, il n'y avait guère que Max Cohen pour le narguer en sirotant de l'alcool de figue au bord d'une plage en Israël... « Coup de boule ? Mon œil ! »

Mis à la retraite de force par la nouvelle direction de Canal +, il a un gros bouvier bernois et une grande piscine, il vit confortablement à Gournay-sur-Marne (6 869 habitants) dont le centre sportif porte son nom. De quoi être heureux – peinard – et s'émerveiller encore de son destin, hormis les quelques contrariétés qui vont avec l'aisance bourgeoise – Jean-Claude Bouttier s'est fait cambrioler la nuit de la Saint-Sylvestre 2011. Quelques milliers d'euros en liquide se sont envolés, sa Mercedes classe A et son 4x4 Lexus manquent à l'appel... pourvu que Max Cohen ne l'apprenne pas, il serait foutu de se fendre la gueule !

Jean-Claude Bouttier est mort le 3 août 2019.

* Qui aura l'honneur et l'avantage d'être mis deux fois K.-O. en deux mois par Marvin Hagler tandis que son frère, Chris, perdra un championnat du monde contre Bob Foster (par K.-O.).

Bowe (Riddick)

« Il avait tout et il a tout foutu en l'air ! »

Eddie Futch

Alors que son palmarès aurait pu sembler rassurant : une seule défaite (contre Evander Holyfield) en quarante et un combats, Riddick Bowe montrera des signes de déséquilibre alarmants juste après son dernier combat contre Andrew Golota, terminé, comme le précédent, par la disqualification de Golota pour coups bas à répétition. À partir de cette date, le comportement de « Big Daddy » deviendra pour le moins erratique. Il s'engage dans les Marines dont il démissionne au bout d'une semaine et demie, il prend un petit boulot à 10,49 dollars de l'heure avant de se battre comme un chiffonnier avec sa sœur jusqu'à ce que la police les sépare. Un an plus tard, il enlève Judy, sa première femme, et leurs cinq enfants ; considéré comme irresponsable, il est condamné à trente jours de prison alors qu'il risquait de passer dix ans à l'ombre. Pas calmé pour autant, Bowe agresse sa deuxième femme Terri en 2001 avant de récupérer, on ne sait trop comment, une licence en 2004 et de disputer trois combats (tous victorieux) contre des moins-que-rien (l'un d'entre eux, Marcus Rhode, avait même réussi l'exploit de perdre contre Eric « Butterbean » Esch), tout cela pour finir en apothéose, obèse, tatoué, et moitié chauve, par une défaite en Muay Thai (*sic*) à Pattaya contre un dénommé Sergeï Golovin plus affûté que lui, dans une ambiance qui rappelle la scène de *Voyage au bout de l'enfer* de Michaël Cimino où Christopher Walken et Robert De Niro « jouent » à la roulette russe. S'il a été injustement surnommé « Riddick-ulous » au début de sa carrière, cet adjectif peut parfaitement s'employer pour en qualifier la fin.

On peut évidemment regretter que Bowe à son zénith n'ait jamais rencontré Lennox Lewis qui l'avait battu avant la limite en finale des Jeux olympiques de Séoul, mais on se souviendra de lui pour les trois combats qui l'ont opposé à Evander Holyfield.

Le premier (novembre 1992) est considéré comme l'un des meilleurs combats de l'époque, le dixième round est resté dans toutes les mémoires, les deux boxeurs échangeant un nombre invraisemblable de coups, crâne contre crâne, sans esquiver grand-chose, sans reculer ni faire mine d'esquiver quoi que ce soit. De quoi y laisser sa santé, ce qui sera peut-être le cas pour les deux hommes.

Le deuxième (novembre 1993) sera interrompu une demi-heure après qu'un parachutiste, James « Fan Man » Miller, eut atterri sur le ring avant d'être assommé par le service d'ordre et

relâché contre une caution de deux cents dollars. Le combat ne tiendra pas toutes ses promesses, Holyfield sera déclaré vainqueur de justesse d'un Riddick Bowe pas très affûté.

Le troisième (novembre 1995), encore plus brutal que les précédents, mais plus bref, Bowe vainqueur par K.-O. à la huitième reprise.

Il venait de Brownsville, l'un de ses frères était mort du Sida, un autre faisait de fréquents séjours en prison, un autre encore était accro au crack, sa sœur avait été poignardée par un drogué, mais Bowe ne gardait que des bons souvenirs du ghetto.

« Big Daddy » aurait pu être l'égal des Clay et des Marciano, les gens l'adoraient parce qu'il était adorable, il y avait quelque chose en lui de Joe Louis.

Depuis son dernier combat, on n'a plus beaucoup de nouvelles de « Big Daddy », les prochaines risquent de ne pas être excellentes.

Boxing Record

Merci, Thank you, Hvala, Gracias, Enkosi, Grazie, Danke, Thint ko, Kyay tzu tin pa te, A dank, Баярлалаа, Тавапууц, A ni kién, Aabhar, Aaabhari aahe, Aabhar, Dhanyavaad, Abouï ngan, Aguyjé, Akiba, Zikomo, Çox sag olun, Tesekkur edirem, Barak allahu fiik, Terima kasih, Dakujem, Toda, Açiü, Tau, Akpé, Dankon, Enachè nuwe, Paldies, Yanemmirt, 谢谢, Tangio tumas, Arigatô, Faafetai lava, Sagolun, Faleminderit, Gadda gey, Birepo, Teşekkür ederim, Dhanyabad, Gha-ana, Mercé, བཀའ་ལན་ལྷན་པོ་ལྷན་པོ་, Najis tuke, Trugarez, Barka, Mèsi, Tenki, Märsi, Kia ora, Matondi, Matôndo, Mulțumesc, Kiitos, Go raibh maith agaibh, Traze côps, Dankie, 감사합니다, Gràcie, Marahaba, Misaotra, Asante, Gràcies, Bedankt, Tashakor, Grémési, фалабузныг, Аууе, Imela, Kurre sumanga, Daalu, Malo te ofa, Рахма, Dhanyavadalu, Köszönöm, Mahalo, Gratzias, Stuuityi, Vinaka, Yekeniele, ευχαριστώ, Diboti, Wado, Eskerrik asko, Sulpáy, Diolch, Tack, Тава, Rahmet, Waad mahadsantahay, Manana, Nagode, Chnorakaloutioun, Dank je, Chokrane, Danki, Sahite, Salamat, Choukran, Marci, Wopila, Dziękuję, Welalin, Ngiyabonga kakhulu, Waita, Merkzi, Pilamaya, Děkuji, Дзякую, Таіку, Dky, Gracie, Milesker, Giitu, Kettu'i, Spas, Баркалбагодарам, Sukriya, Graciñas, Miigwetch, Tak, Takk, Takk fyri, Ngiyabonga, Jërējēf, Djere dieuf, Tualumba, Ke ya leboha, Awiliudo igqis, Спацибо, Mochchakkeram, O sheun, Tānan, Meharbani, ཏོག་མཆོག་ལྷན་པོ་, Nandri, Mammun, Murakoze, Dhanyavad, Dhanyavadagalu, Nizzik hajr, Obrigado, Qu yana, Nouari, Shukriya, Meda wo ase, Singuila, Nanni, Khob chai, Mauruuru, བཀའ་ལན་ལྷན་པོ་, ॐ Me yéga, Sobodi, Хвала, Na som, Cám ơn, Twatôtela, Дзякую, Dank u wel, Natôtela, Dankewol, Rahmat, Мерсиблагодаря...

MILLE ET UNE FOIS MERCI !

Bradley (Shazzon)

« Tous les boxeurs ont une histoire qui peut vous briser le cœur. »

Barry McGuigan

J'avais sept ans quand ma mère m'a dit que j'étais né d'un viol... qu'elle avait été violée par un type qu'elle avait rencontré à l'époque et que j'étais né de ça... du viol ! j'avais sept ans, j'savais pas quoi dire, j'savais même pas ce que ça voulait dire... ce que ça voulait vraiment dire... je voyais pas le rapport entre moi et un viol, j'savais pas ce que « viol » voulait dire, ou alors très vaguement... pas exactement, quoi ! difficile d'imaginer ce genre de choses à cet âge, et comment et pourquoi ? encore pire ! J'comprenais bien qu'elle était sans doute pas d'accord et qu'il y avait eu des coups, de la violence, des choses qui auraient pas dû, mais c'est tout. Je comprenais pas pourquoi elle était restée avec lui... j'comprenais pas pourquoi elle était avec lui avant et pourquoi elle était plus d'accord pour le faire... faire quoi, d'ailleurs ? J'comprenais rien sauf que c'était un salaud... elle, c'était peut-être une sale pute... sans doute, ou quelque chose de ce genre, mais j'avais aucune notion de tout ça... le seul truc, c'est que j'étais troublé... que ça me dérangeait qu'elle me l'ait dit et j'voyais pas bien quoi faire de ça... c'est pas le genre de truc que tu partages, que tu vas raconter à tes copains... « Vous savez la nouvelle, les mecs, mon père a violé ma mère et me

voilà, Shazxon Bradley ! Super, non ? Sympa, non ? C'est pas les roses, c'est pas les choux... c'est plus original, hein ! qu'est-ce que vous en dites ? Et vous, comment vous êtes arrivés ? à l'église ? en vaisseau spatial ? » Mes copains, j crois qu'ils en avaient rien à foutre d'où j'venais et comment j'avais été fabriqué... qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire pour des mômes de notre âge ? Sept ans. J'crois surtout que s'ils avaient compris, ça aurait été pire... la fin des haricots ! C'est pas le genre de truc dont tu fais cadeau, tu le gardes pour toi, mais tu sais que c'est à toi plus que le reste, c'est tout... que c'est à toi comme la figure que t'as, le corps que t'as, la couleur que t'as, les yeux, le nez, les oreilles... la bouche, les dents, le trou du cul et ton petit engin ! Alors, tu fais comme les gosses de sept ans quand ils comprennent pas et qu'ils se doutent que c'est grave, que le mieux ce serait sans doute de comprendre, mais qu'ils peuvent pas... ils pleurent ! C'est la pire des solutions... après, je l'ai fermée... elle appréciait pas tellement que j'pleure... j'allais pas lui demander des détails non plus, la seule chose que j'aurais réussi à faire, c'est lui rappeler ce qui s'était passé. Lui rappeler qu'elle me voulait pas vraiment, parce que c'est ça qu'elle voulait me dire plus que traiter mon père d'enfoiré de sa race, que j'aurais pas dû être là... que j'l'encombrais... que j'encombrais ! Que j'aurais pas dû être là, elle le répétait au cas où j'aurais pas bien compris... que j'aurais pas dû seulement exister... et qu'elle se demandait ce qu'elle allait foutre de moi... le genre de question à laquelle on peut pas répondre sans risquer de se retrouver enfermé entre quatre murs avec une cuvette rouillée pour faire sa toilette... et, à la fin, elle pleurait aussi. J'voyais pas non plus à quoi ça servait de pleurer ensemble, je pleurais suffisamment tout seul. Putain ! c'était pas des branlées que j'prenais, c'était des tentatives de meurtre. J'comprends encore pas comment j'suis encore vivant... peut-être que quand on est môme, on prend bien les coups, surtout au début quand on est tout mou... au départ, ça doit pas casser... ça s'enfoncé, on accompagne ! ça fait mal, mais pas autant que ce que ça fait plus tard... mal et le reste ! ou alors tout petit, j'étais un encaisseur de classe internationale. J'me souviens avoir été frappé à coups de poing, à coups de pied, à coups de genou, avec les coudes, avec le front, avec le revers de la main... les doigts dans les yeux, les oreilles pincées à les détacher du crâne avec les cheveux arrachés... les gifles, les beignes, les tartes, les mandales, les claques, les emplâtres, les torgnoles, les jetons et avec tout ce qui traînait dans l'appart'... les meubles, les ustensiles, les poêles à frîre, les pieds de table, les antennes, la louche en tôle, une batte qui traîne. Elle se vengeait drôlement du viol et ses copains de passage, ils y allaient de bon cœur avec, c'était la fiesta a la casa de moi ! J'joue avec quoi ? Les jantes sur la pelouse, les pneus, sur la banquette arrière des épaves explosées ? L'américain pitbull du couple de dealers en bas de la rue et son nez rose ? La vase. La poussière. Le gondron. L'écorce. Les graviers. Les bêtes mortes. J'savais pas pourquoi, mais mon père me manquait... franchement, c'était mon père que j'voulais, j'crois que c'était un brave type et que j'me serais bien entendu avec, j'avais le sentiment qu'il m'aurait pas battu ou alors, moins, qu'on aurait joué ensemble, qu'il m'aurait protégé... j'sais pas si c'était vrai, c'était sans doute juste l'impression d'un gosse qui veut garder une lumière dans un coin de sa tête... la flamme d'allumette qui tremble au bout du tunnel et que le moindre courant d'air peut souffler... c'est sinon pas possible, j'aurais pu me pendre si j'avais su que ça allait continuer le lendemain et le surlendemain et le jour d'après encore... et encore, que ça n'arrêterait pas. Un jour, j'en ai eu marre d'attendre que ça s'arrête, j'avais perdu la patience. J'suis parti. Ça faisait un moment que ça traînait, que des femmes me posaient des questions... si ça allait ? à l'école, ils me posaient des questions, aussi... du même genre... est-ce que ça allait bien ? est-ce que ça tournait bien rond ? Ils le voyaient pas que ça allait pas ? J'savais pas lire, j'savais pas écrire. Je répondais pas à ce qu'ils me demandaient, s'ils étaient pas assez malins pour voir que ça allait pas, je vois pas ce qu'ils pouvaient faire pour moi. C'étaient des crétins qui se croyaient malins. D'abord, ils m'ont collé avec des gosses dans mon genre. Enfermé. C'était pas le progrès, on se battait entre nous... pour la bouffe, c'était pas bon, mais régulier, la même merde trois fois par jour qui collait au palais, à la langue et aux gencives. En prison ceux qui sont déjà enfermés... c'est malin ! Ça donne des bons résultats, c'est connu... ça ne s'arrête pas pour ça, à cause des résultats qui sont bons. La nuit, il y avait ceux qui pleuraient, ceux qui pétaient, ceux qui geignaient, ceux qui avaient des cauchemars, ceux qui remuaient tout le temps, ceux qui pissaient au lit, ceux qui se secouaient l'engin, ceux qui dormaient sous leur lit, d'autres venaient vous proposer de les sucer ou se branlaient sur votre oreiller quand ils vous jutaient pas dans les cheveux. Et le matin, c'était reparti comme des animaux à se bousculer, à se pousser dans les escaliers, à rien foutre, à fumer, à glander, à se marquer avec du charbon, un bout de verre et de l'encre. Les plus grands pour faire chier les plus petits, les plus petits à vous emmerder. Tout le monde à se frapper jusqu'au sang. À griffer. À mordre. On avait des gueules à faire peur. Nous étions laids comme des culs avec des peaux pleines de dartres, les pores infectés à force de se gratter. Des plaies, la morve, des croûtes, les pieds de travers, les genoux en dedans, les ongles rongés au sang. Quand j'en pouvais plus, j'partais... j'dormais partout où je pouvais... dans les

voitures quand elles étaient ouvertes ou quand elles étaient abandonnées parce qu'elles étaient volées et que le feu n'avait pas pris, sous les camionnettes de livraison quand elles sont garées pour la nuit, dans la rue, coincé entre les poubelles, dans les caves sur un matelas de vieux magazines pornographiques, sous les escaliers au milieu des crottes, dans les tuyaux de la voirie, derrière les palissades des chantiers, dans les toilettes des bureaux... la ville entière... Athens, Tennessee... est pleine de cachettes, d'endroits où on peut être tranquille, plus tranquille que dans un dortoir d'institution. C'est pas difficile. Les copains que j'me faisais à droite à gauche à traîner toute la sainte journée... à rien faire... à glander... à piquer tout ce qui traînait... tout ce qui tombait, m'amenaient coucher chez eux... leurs parents n'en avaient pas grand-chose à faire... j'étais pas contrariant, j'disais rien, passé les trois premières phrases sans réponse, j'devenais invisible, mais si à la fin du repas on me demandait de passer un coup de balai ou d'essuyer la vaisselle, j'le faisais... comme il y avait de la poussière dans tous les sens, que les assiettes gardaient des traces, ils me demandaient pas de recommencer... ils me disaient d'aller me coucher ou de m'en aller et de ne plus refoutre les pieds chez eux. Il n'y avait rien que l'on me demande que j'savais vraiment faire... rien non plus qu'on m'avait expliqué. Deux pieds gauches... deux mains gauches et la parole ralentie, la tête dans la brume et toujours sommeil. On m'a fait passer des tests, ils ont conclu que j'étais débile... pas vraiment débile... retardé, c'était le niveau juste au-dessus puisque le retard, je le rattraperais peut-être, Dieu sait quand ! Si les petits cochons me mangeaient pas en route et si je finissais pas, entretemps, en taule. J'vois pas très bien comment j'aurais pu faire pour rattraper ce que j'avais pas attrapé parce qu'on me l'avait pas offert. Je sais pas si c'est pas mon gabarit qui m'a sauvé... à onze ans quand ils ont dit que j'étais en retard, j'étais drôlement en avance pour le reste, côté brandillons, on aurait dit que j'en avais quatorze... c'est peut-être ça qu'ils voulaient dire... que j'étais en retard d'un côté alors que j'étais en avance de l'autre ! À quatorze ans, j'étais planté comme un adulte et encore un adulte drôlement planté. À seize ans, j'avais jamais bu, je fumais pas... j'étais clean, un vrai moine, j'faisais rien de ce que font les mecs à mon âge, j'sortais même pas en boîte avec mes potes. Ça les empêchait pas d'insister, de passer et repasser... tous les samedis soirs, la rengaine : « Allez, Shaazzon, merde ! viens avec nous... qu'est-ce que t'as à foutre ? Rien. Allez, amène-toi ! » Et chaque fois, je leur répondais la même chose : « Naaan ! Pas envie, foutez-moi la paix ! amusez-vous bien, les mecs ! » Ils faisaient cirer leurs pneus extra-larges et je les regardais brandir par les portières leurs bouteilles de rhum planquées dans des sacs en papier kraft avant que leurs feux arrière disparaissent dans la nuit. Et puis, j'sais pas pourquoi, un soir qu'ils étaient passés, peut-être un quart d'heure, une demi-heure après qu'ils aient mis les voiles, j'ai eu envie de sortir... de les rejoindre, d'aller voir de quoi il retournait. Je suis lent... pour certains trucs, j'suis lent, sur un terrain, je l'suis pas, j'suis le middle-linebacker vedette du coin... j'sais que les Green Bay Packers ont l'œil sur moi pour renforcer leur défense, l'entraîneur me l'a dit. Avoir envie de sortir, ça m'était jamais arrivé avant... à onze ans, j'avais été diagnostiqué « retardé », c'était sans doute normal que, pour ça aussi, j'sois en retard. Ça m'a fait rire, j'ai été prendre un verre de jus de raisin dans le réfrigérateur et j'ai été m'asseoir dans ma bagnole, j'suis resté un moment, les deux mains sur le volant à regarder l'aiguille du ralenti se stabiliser, les lumières du tableau de bord s'éteignaient de temps en temps... peut-être un fusible, j'aimais pas ça, mais il faudrait que je vérifie demain. J'ai enclenché la première, j'savais où ils allaient, j'savais où j'allais, la journée, j'passais souvent devant le parking avec la boîte au fond comme un hangar désaffecté, les néons éteints. L'enseigne était allumée, le parking était presque plein, les bagnoles étaient garées n'importe comment, dans tous les sens, j'suis sûr qu'elles n'étaient pas toutes vides... J'ai fait deux fois le tour pour trouver une place... mes phares ont éclairé deux fois la porte d'entrée. Quand j'suis passé la troisième fois, j'ai aperçu des types en train de se battre sous le néon de l'enseigne. J'ai freiné, j'suis passé au point mort et j'ai regardé, le menton posé sur mes mains appuyées sur le volant. On voyait mal, leurs silhouettes disparaissaient quelquefois derrière les poubelles, ils étaient trois, peut-être quatre, contre un seul type. Le type se démerdait vraiment bien, il a envoyé un de ses adversaires au tapis, le type est resté à plat-ventre un bon moment, il a essayé de se relever, il s'est appuyé sur un genou avant de replonger et de rester étendu sur le dos pour le compte. J'ai pensé, putain ! ce mec sait se battre, il en a balancé un autre contre la porte d'entrée, le mec a pas eu l'air de vouloir recommencer à s'en prendre plein la gueule, il s'est mis à réfléchir en s'essuyant la bouche et en regardant les traces de sang sur ses mains. Visiblement personne s'intéressait à ce qui se passait dehors ou personne n'avait tellement envie de s'en mêler, personne, en tous les cas, n'était volontaire pour les séparer... comme d'habitude, les flics étaient pas là et personne leur avait téléphoné non plus. Le type est tombé une première fois, mais il s'est relevé en bloquant un coup de pied qui l'avait raté de pas beaucoup et il s'est remis à frapper. Il frappait pas dans tous les sens comme un ivrogne, il était bien en garde, les poings hauts contre le visage, la tête bien baissée, le menton à l'abri dans le creux de l'épaule, il avait l'air de savoir ce qu'il faisait, de pas s'énerver et de cogner sec, deux, trois

fois, j'ai bien cru qu'il allait s'en sortir, mais il a fini par tomber à genoux d'abord et puis à plat-ventre. Dans ces cas-là, sur un parking ou dans la rue, il vaut mieux pas tomber. Après, c'est foutu ! Les deux mecs qui restaient debout l'ont bourré de coups de pieds. Juste à ce moment-là, des types sont sortis de la boîte, j'ai démarré, j'en avais assez vu, si c'était ça la fièvre du samedi-soir, j'aimais autant rester regarder la télé peinard. Pendant que j'roulais, j'pensais, putain ! c'est ça que j'veux faire, ce mec était boxeur, c'est sûr, c'est ça que j'veux devenir... boxeur ! Le lendemain, le type faisait la une du journal, il était mort de ses blessures dans la nuit à l'hôpital. J'connaisais son nom. Je le connaissais pas bien, mais j'connaisais bien son nom. C'était mon père.

Né du viol de sa mère, Shazzon Bradley a été diagnostiqué « attardé mental » à onze ans. Son père a été battu à mort devant lui ; blessé à un œil, Shazzon a arrêté la boxe après vingt et un combats victorieux. Il est diplômé de criminologie de l'Université du Tennessee.

Braddock (James J.)

Les contes de fées ne sont pas le genre de la maison Boxe et pourtant James J. Braddock mérite cent fois son surnom : « Cendrillon » !

Premier épisode (classique) : parents irlandais, élevé à Hell's Kitchen avec quatre frères et deux sœurs. Un mètre quatre-vingt-huit, encouragé par Joe Jeannette, échoue pour le titre des mi-lourds face à Tommy Loughran. Retour à l'anonymat, crise ! Docker, soupe populaire. Quelques combats de temps en temps pour mettre du beurre dans les épinars, pas toujours très catholiques d'ailleurs : en 1931 à Minneapolis, on le soupçonne de s'être entendu avec Maxie Rosenbloom pour partager un peu d'argent sans échanger beaucoup de coups, en 1933 à Philadelphie, il est disqualifié pour inactivité manifeste. En 1934, il ne dispute que deux combats. Pour tout arranger, Braddock a des rhumatismes et se fracture la main droite plus souvent qu'il ne la donne.

Deuxième épisode (inédit) : Max Baer, champion du monde des poids lourds, a besoin de quelques combats faciles et d'adversaires du même métal. Braddock (25 défaites, 7 nuls et 2 *no-contest* au compteur à l'époque) tire le gros lot, le 13 juin 1935 au Madison Square Garden, il monte sur le même ring que Max Baer, champion du monde toutes catégories. Max Baer se la coule douce (on peut compter sur lui), Braddock est décidé à se jouer la vie : « Il peut monter sur le ring avec un canon, c'est rien à côté de ce que j'ai traversé ! » À l'issue des quinze rounds dominés par Braddock (dont il ne faut pas oublier qu'il frappe et qu'il encaisse), Max Baer (qui n'en rate pas une) déclare : « Voilà comment on fout en l'air un million de dollars ! »

Braddock est devenu « Cendrillon », le monde est à ses pieds et tout le monde veut danser avec lui, Joe Louis et Max Schmeling les premiers. Braddock aurait dû donner la préférence à Schmeling pour vingt-cinq mille dollars, mais il préfère boxer Joe Louis. « Cinderella » envoie le « Brown Bomber » au tapis au premier round, mais le 22 juin 1937, il abandonne son titre, empoche un quart de million de dollars et surtout bénéficie de l'un des plus beaux *deals* jamais conclus : 10 % sur les bourses à venir de Joe Louis tant que ce dernier sera champion du monde... onze ans et huit mois !

Un dernier combat contre Tommy Farr et Braddock raccroche les gants avec l'un des plus mauvais palmarès de tous les champions du monde poids lourds : 50 victoires seulement sur 85 combats disputés.

« Cendrillon » remboursera toutes les allocations qui lui avaient été accordées lorsqu'il était incapable de nourrir femme et enfants. Au magot sagement mis de côté s'ajoute sa « complémentaire » Joe Louis, Braddock devient un homme d'affaires prospère et meurt le 29 novembre 1974 à soixante-huit ans dans le New Jersey.

Son biopic, *Cinderella Man*, a été tourné en 2005 par Ron Howard, c'est Russell Crowe qui joue son rôle et Renée Zellweger celui de sa femme, Mae. On peut s'en dispenser.

Bramble (Livingstone)

Il fallait un rasta, c'est lui ! Ras-I-Alujah Bramble, né à Saint Quitts & Nevis le 3 septembre 1960, le jour où un ouragan détruit l'île de fond en comble. Sa venue au monde tenait de la sorcellerie et Livingstone Bramble a toujours joué là-dessus, il se baladait avec un boa* autour du cou, il déguisait son manager en prêtre vaudou, en conférence de presse il arrachait les yeux de statuettes censées représenter son adversaire.

Le 1^{er} juin 1984, se permettant de boxer cinq reprises en gaucher pour perturber Mancini, il devient champion du monde WBA poids léger en arrêtant un « Boom-Boom » sanguinolent à l'avant-dernière reprise de leur rencontre à Buffalo. Le 16 février 1985, il gagne de justesse le combat retour à Reno, les trois juges lui accordant un petit point d'avance alors que, pour la première fois, le système Compubox est installé et que celui-ci comptabilise presque deux fois plus de coups gagnants à l'avantage du sorcier (674 à 381). Pat Putnam de *Sports Illustrated* écrira à ce propos : « S'il faut en croire les juges, à Little Bighorn, le colonel Custer n'était qu'à quelques salves de Winchester du match nul ».

Après avoir été battu avant la limite par Edwin Rosario le 26 septembre 1986, Livingstone Bramble ne sera plus jamais le même, son *mojo* s'était évanoui. Il perdra face à Freddie Pendelton, « Buddy » McGirt, Roger Mayweather, Rafael Ruelas, Daryl Tyson, servant même au passage de *gate keeper* pour Oba Carr et Kostya Tszyu.

Entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, Livingstone Bramble vit à Las Vegas où il soigne ses rhumatismes à l'épaule. Il règne sur une ménagerie composée de quatre pitbulls, deux bergers rhodésiens, un singe, deux alligators, un iguane et un boa constrictor. Pour garder la forme, il fait du marathon.

* Son serpent s'appelait « Dog », son chien, « Snake ».

Bratton (Johnny)

« Si j'ai un conseil à vous donner, c'est :
dépensez pas tout votre fric et buvez du bon whiskey. »

Johnny Bratton

Tout le monde le détestait tout de suite comme il arrive que tout le monde déteste tout de suite les gens trop brillants, et Johnny Bratton est sûrement le boxeur qui, sur un ring, ressemblait le plus à « Sugar » Robinson, la frappe exceptée. Même catégorie, même jeu de jambes, aussi intelligent dans ses déplacements, aussi juste dans ses mouvements, autant dire : brillant ! « Honey Boy », le *zoot dandy*, aimait les sapes, les bagnoles, surtout les Cadillac et les Jaguar, la soul et le jazz ; il utilisait la même marque de brillantine que Robinson, mais le public n'aimait pas sa morgue et son arrogance et venait le voir dans le but de le voir battu, ce qui lui arrivera plus souvent qu'à son tour (vingt-quatre fois). En revanche, les jeunes gens adoraient son style *flashy*, Miles Davis aussi.

Il était né le 9 septembre 1927 à Little Rock (Arkansas) où son père était pasteur avant d'embarquer toute la famille sur la route des Grands Lacs et de faire le taxi à Chicago (Illinois). Bagarreur comme il était, Johnny se retrouvera sur le ring vite fait, il gagne des milliers de dollars, les gaspille gaiement avec beaucoup d'application. Lorsque Robinson passe en poids moyen, il ramasse la couronne des welters en battant Charly Fusari, ne garde pas son titre trop longtemps, le perd face à Kid Gavilan ; six mois plus tard, n'arrive pas à le récupérer en faisant match nul avec le « Faucon cubain ». Il fait un petit tour de l'autre côté de la frontière où il extermine deux pauvres *frenchie*s égarés à Montréal : Pierre Langlois et Laurent Dauthuille ; rencontre des types trop lourds pour lui : Rocky Castellani et Ralph « Tiger » Jones, ce qui n'est jamais très bon pour la santé.

Le 13 novembre 1953, il rencontre Kid Gavilan pour la troisième fois, le combat tourne au massacre, ses vives remises d'antan sont remises au magasin des accessoires, « Honey Boy » encaisse soixante coups sans en rendre un seul et sans que l'arbitre réagisse. Il descend du ring

défiguré, il passera deux jours couché avant d'apercevoir un rai de lumière entre ses paupières enflées. L'année suivante, deux combats, deux défaites dont une devant Johnny Saxton. Bratton, déjà affligé de mains aussi fragiles que du cristal, ne fait plus qu'encaisser sans jamais rien décaisser, le 17 mars 1955, un arbitre compatissant lui tapote le dos pour lui signifier qu'il est temps de rentrer à la maison.

La maison, ce sera l'asile psychiatrique de Manteno !

Huit ans.

Il est pas sonné, il est dingue.

En 59, il s'évade, emportant tout ce qui lui reste : cinq disques (Nat King Cole, Miles Davis, Billie Holiday, Milt Jackson et Charlie Parker), retrouve deux potes et part en java. Il signe des autographes dans les bars, les flics le récupéreront à quatre heures du matin dans une station de radio où il répond aux questions des auditeurs, avant de le ramener à Manteno dont il sera relâché douze ans plus tard.

Les gens imprévisibles sont les plus prévisibles : Bratton a perdu son fils, sa femme* a divorcé depuis longtemps, il travaille à droite à gauche, il dérive, il zone, il dort dans sa voiture. Dans les années 80, il squatte le hall du Del Prado, un hôtel qui a connu des jours meilleurs, fait un peu de *shadow* devant les vitrines où il peut apercevoir son reflet et passe des journées entières dans les salles de cinéma du quartier jusqu'à devenir cinéphile : « Jamais vu un mauvais film avec Errol Flynn ! »

En 1991, il est admis dans une maison de repos du Southside où sa famille le visite régulièrement... « Tout va bien ! »

Mort le 15 août 1993 à soixante-cinq ans.

* Après s'être séparé au bout d'un an de sa première femme, Cleadora Mc Linn, enceinte par ses soins, Bratton épouse une voisine de son oncle, JoAnne Jackson, âgée d'à peine 15 ans (il en a 18). Associée à son deuxième mari, Ed Wingate, JoAnne Jackson, qui chante et qui compose, deviendra une figure incontournable de la Soul Music de Chicago. Vice-Présidente des quatre labels rivaux de Tamla Motown (Golden World, Ric-Tic, Wingate et J & W), sur lesquels enregistreront des pointures comme Edwin Starr et The Parliament (avec George Clinton). Pour éviter aux Temptations et à Marvin Gaye la concurrence des Fantastic Four et de J.J. Barnes, Berry Gordy (ex-boxeur lui-même) achètera un million de dollars le catalogue de Golden World et deux ans plus tard Ric-Tic Records.

Breland (Mark)



Remarquable à plus d'un titre, par sa taille d'abord, un mètre quatre-vingt-neuf pour un poids welter, ce n'est pas ordinaire, ensuite pour être l'un des seuls (peut-être le seul) boxeurs à percevoir une... retraite ! Son manager Shelly Finkel avait placé ses gains de manière à pouvoir lui verser annuellement la somme de cent mille dollars à partir de l'âge de trente et un ans. Sa carrière amateur, couronnée par un titre olympique, est exceptionnelle : 111 combats, 110 victoires, trois fois champion du monde, cinq fois vainqueur des *Golden Gloves* ; en professionnel, il sera deux fois champion du monde et, pourtant, tout le monde pense qu'il n'a pas eu la carrière qu'il aurait pu avoir et tout le monde le lui reproche. Mark Breland s'en étonne lui-même : « Je n'ai évité personne, j'ai respecté tout le monde, j'ai toujours fait ce qu'il était juste de faire et j'ai toujours donné tout ce que je pouvais donner. J'ai toujours voulu être champion du monde, j'ai été champion du monde deux fois... alors ? C'est pas ma faute si la presse est devenue dingue après mon titre olympique ! J'ai été le premier amateur à faire la couverture de *Ring*... j'aurais gagné cinq titres dans cinq catégories de poids différentes, ils auraient dit et pourquoi il n'en a pas gagné six ? »

Effectivement, la presse et tous les médias se sont enflammés lorsque Mark Breland est revenu de Los Angeles une médaille d'or autour du cou. Il était l'enfant prodige, le super-champion qu'ils voulaient qu'il soit. Un mètre quatre-vingt-neuf, mieux que Tommy Hearns, l'envergure d'un albatros, presque aussi bien qu'Al Brown, une allonge telle que ses adversaires mettaient un quart d'heure à trouver la solution pour échapper à son jab, quand ils l'avaient trouvée, c'était dans les vestiaires lorsqu'ils se réveillaient. Pour ne rien gâcher, Mark Breland était joli garçon, le cinéma l'a vite remarqué, il est assez acteur pour faire une vraie carrière et jouer d'autres rôles que ceux d'un boxeur sonné. Trop doué peut-être ou bien écrasé par la pression, Mark Breland n'aura pas la carrière dont on avait rêvé à sa place. En fait, Breland préférerait la boxe amateur à la boxe professionnelle et il ne s'est jamais tout à fait débarrassé des défauts dont un amateur doit se débarrasser s'il veut réussir chez les pros. Curieusement, sa taille le dessert autant qu'elle le sert, il manque cruellement d'équilibre et ses interminables segments semblent quelquefois l'embarrasser... « albatros, vaste oiseau des mers... ses ailes de géant l'empêchent de marcher », on connaît la chanson de Pinadapté !

Il perdra son premier titre de champion du monde (remporté aux dépens de Harold Volbrecht... qui ça ?) à sa première défense face à Marlon Starling, après l'avoir récupéré (face à

Seung-Soon Lee... qui ça ?) deux ans plus tard en moins de deux minutes, il le perdra de nouveau au bénéfice d'Aaron « Superman » Davis (K.-O. neuvième reprise) et arrêtera les frais après une défaite (K.-O. sixième reprise) contre Jorge Vaca.

Cinq ans plus tard, il fera un *come-back* sans réel enthousiasme contre des adversaires pas vraiment enthousiasmés non plus à l'idée de le rencontrer, dont Buck Smith qui a déclaré un jour : « Je boxe pas une cloche tous les mois, j'en boxe trois ou quatre ! »

Cinq combats et cinq victoires plus tard, Mark Breland, l'amateur exceptionnel et l'honnête professionnel, raccroche définitivement les gants.

Après avoir entraîné Vernon Forrest, il entraînera Deontay Wilder sans arriver à lui apprendre à boxer.

Brennan (Bill)

Né à Louisville comme Ali (mais en 1893), poids lourd comme Ali (mais plus petit), Brennan frappait comme une mule et il semblerait qu'il ait eu des fréquentations louches. Il a rencontré deux fois Jack Dempsey et lui a donné du fil à retordre deux fois. Avec les trente mille dollars gagnés lors de leur dernière rencontre, il a acheté un *speakeasy* à Manhattan, le Tia Juana, devant lequel il sera abattu (il n'avait pas les bons fournisseurs de bière) alors qu'il n'avait que trente ans et soixante-quatre combats au compteur.

Brenner (Teddy)

« Il y a Teddy Brenner et puis il y a les autres. »

Bob Arum

Sa réputation de meilleur *matchmaker* de l'histoire du sport ne souffre aucune contestation. Il a commencé sa carrière en 1947 comme assistant au Madison Square Garden où il travaillera jusqu'en 1978 avant de rejoindre Top Rank. C'était une encyclopédie vivante préparant ses plateaux comme un chef ses recettes, s'il l'avait voulu il aurait pu organiser une réunion où tous les combats se seraient terminés par un match nul. « Donnez-moi un type qui a gagné ses dix premiers combats, je vous trouve un type qui en a perdu six sur neuf qui le bat ! » Ses trois commandements pour réussir un bon combat étaient : le style des deux boxeurs doit s'accorder, le combat doit servir au moins l'un d'entre eux et, surtout, est-ce que le public paiera pour le voir ? Son seul souci était de monter la meilleure réunion, les combats le plus excitants et le plus équilibrés possible. Il doublait ses connaissances par un redoutable sens de la négociation.

On considère habituellement que son chef-d'œuvre a été le premier combat entre Muhammad Ali et Joe Frazier où, pour la première fois de l'histoire, deux champions du monde invaincus se sont affrontés pour la bagatelle à l'époque de deux millions et demi de dollars chacun. En 1974, pour le combat revanche, le Madison établira un nouveau record de spectateurs payants : 20 748.

Après qu'il eut quitté le Madison Square Garden, des voix se sont élevées pour dénoncer la façon dont il sacrifiait souvent la carrière d'un boxeur au spectacle qu'il pouvait donner ; Teddy Brenner ne se préoccupait ni de faire « monter » des boxeurs ni de créer des héros, il a donc eu une nette tendance à détruire des boxeurs de talent en leur faisant rencontrer trop tôt des boxeurs trop durs.

Retiré des affaires dans les années 90, Brenner est mort en janvier 2000.

Bretonnel (Fred)



Champion de France et d'Europe poids léger dans les années 20. Se pend à vingt-trois ans, le 4 septembre 1928.

Frère de Jean Bretonnel, dit « Monsieur Jean ».

Bretonnel (Jean)

Dit « Monsieur Jean ».

J'ai toujours trouvé qu'il avait un faux air d'André Breton. À défaut d'être le Pape du surréalisme, Jean Bretonnel a été le Parrain de la boxe française. Son règne a duré de l'immédiat avant-guerre jusqu'à la fin des années 80. Son « écurie » du 22 rue du Faubourg-Saint-Denis a compté à peu près tous ceux qui ont compté (souvent grâce à lui et pas toujours pour de bonnes raisons) sur les rings de l'Hexagone, de Raymond Lepage, son premier champion de France, à Freddy « Saïd » Skouma qui échouera à lui offrir le titre mondial, le seul manquant à son palmarès.

Il vousoyait ses boxeurs et ses boxeurs (exception faite de Robert Villemain) le vousoyaient.

Bridgerweight

Dix-huitième catégorie de poids (de 91 à 102 kilos) créée par Mauricio Sulaiman (WBC), le digne fils de son père. Semble taillée sur mesure pour Tony Yoka.

Bridges (Ebanie)

Bright (Jay)

Au début des années 80, Mike Tyson a intégré une espèce de pensionnat : la bicoque d'Athens (New Jersey) où s'est retiré Cus d'Amato. Il n'avait pas trop le choix : c'était ça ou la maison de correction juste à côté. Cus d'Amato, l'entraîneur mythique, le sorcier qui avait fait deux champions

du monde (Floyd Patterson et Jose Torres), y trompait son ennui en parlant avec Norman Mailer de boxe et du *Traité du Zen et du tir à l'arc* des nuits entières. Le reste du temps, il scrutait le ciel pour voir si les Martiens n'allaient pas débarquer. Quelques jeunes gens vivaient dans les sept chambres à l'étage qui donnaient sur l'Hudson, ils voulaient tous devenir boxeurs, mais Cus savait qu'ils ne seraient jamais que des minables.

L'un d'entre eux s'appelle Jay Bright. Lorsque Cus l'avait recueilli à la mort de son père, l'adolescent pesait cent soixante-dix kilos. En prenant un peu d'exercice et en se privant des saloperies qui constituent l'ordinaire du jeune yankee obèse, Jay Bright perdra cent kilos. C'était suffisant, a priori, pour en faire un boxeur présentable, le problème étant que Jay n'était vraiment pas doué. Sa carrière s'arrêtera sur une blessure à l'œil après seulement trois combats amateurs. Cus ne le flanquera pas à la porte pour autant, Jay Bright continuera d'habiter Athens ; pour payer sa pension, il rend de menus services : la cuisine, le ménage, tout en rêvant de devenir comédien.

Lorsque Tyson se séparera de Kevin Rooney, son premier entraîneur chez les pros, Don King, à la surprise générale, fera appel pour le remplacer à Aaron Snowell (un illustre inconnu qui avait comme seule référence d'avoir nettoyé les toilettes de la salle où s'entraînait un ex-champion du monde, Tim Witherspoon) avec Rory Holloway (l'âme damnée) et Jay Bright (le brave mec) dans le rôle d'assistants.

Lorsque Jay Bright sera promu « entraîneur » d'Iron Mike, Teddy Atlas déclarera : « C'est comme mettre des tongs avec un costume Armani ! » À un journaliste qui lui demandait ce que Jay Bright savait faire, Kevin Rooney – laconique – répondra : « Les quiches ! » Pour vérifier leurs dires, la fine équipe de bras cassés complétée par Taylor Smith, un *cutman* distrait, s'illustrera plus que de raison lors de la première défaite de Tyson contre James « Buster » Douglas en oubliant la moitié de la trousse de soins au vestiaire et en lui prodiguant des conseils absurdes tout au long du combat. Pour le milieu, Jay Bright est un nul patenté dont la nullité est de notoriété publique.

Viré après la défaite contre Douglas, Jay Bright retournera à Catskill s'occuper de Camille Ewald (la tondeuse à gazon ! la vaisselle ! les quiches !), avant de faire son *come-back* lorsque Tyson reprendra le chemin des rings après avoir purgé sa peine de prison. Ce que chacun, à l'époque, présentait comme un « retour aux sources » n'était qu'un pas de plus vers la déchéance du meilleur poids lourd des années 80. Le principal intéressé lui-même professant le plus grand mépris à l'encontre de Jay Bright... « Il y connaît que dalle ! » répondait-il lorsqu'on lui demandait ce que valait Jay Bright. S'il l'avait repris comme entraîneur, soit il avait parfaitement compris qu'il ne remonterait pas la pente et que, tant qu'à faire, autant réduire les frais, soit il n'avait rien compris, ni à ce qui lui était arrivé, ni à ce qui lui arrivait, ni, bien sûr, à ce qui allait lui arriver.

Encore heureux pour le spectacle, à l'époque où le combat entre les deux meilleurs boxeurs du monde (Felix Trinidad et Oscar De La Hoya) peut se révéler aussi emmerdant à regarder qu'une partie de curling, Tyson possédait toujours dans ses poings l'arme absolue : le punch, ce don qui peut retarder la fin d'un boxeur en accélérant celle de son adversaire et décoller le public des sièges. Le punch, c'est la dernière chose que perd un boxeur, juste avant ses derniers amis.

Que Jay Bright ait été dans son coin pour son retour contre un type aussi bidon que Peter McNeeley laissait mal augurer de la suite des opérations. À la lueur de ce choix, le retour au sommet que l'on nous vantait (vendait ?) semblait fort hypothétique. Cette stratégie signifiait surtout que la dynamique suicidaire qui a présidé à la fin de la carrière de Tyson était en place et qu'aucune volonté ne s'opposait à ce que, deux ou trois combats plus tard, Tyson (re)donne le spectacle pitoyable d'un *has-been* en perdition sur un ring : celui qu'il avait donné, pour la première fois, devant James « Buster » Douglas... avec Jay Bright, impuissant, dans son coin.

C'est tout ce que le public attendait : voir crever, en public, celui qui leur avait fait si peur et les avait tellement fait bander.

C'est Evander Holyfield qui se chargera de ce sale boulot dès leur première rencontre.

Lors de ce combat, Jay Bright fera ce qu'il pourra (pas grand-chose) pour dissimuler le désastre.

Viré, il regardera le combat-revanche à la télévision.

Le pire pour Mike aurait été que personne ne s'intéresse à sa chute, que celui qui avait soulevé tant de passions et établi tant de fortunes ne suscite plus que l'indifférence, qu'on l'oublie comme tout ce qu'il avait représenté, à moins, plutôt, qu'on ne veuille l'oublier comme l'époque dont il avait été le symbole un peu à la manière de Bernard Tapie chez nous. S'il n'a plus esquivé grand-chose sur le ring dans les années 2000, Tyson réussira (pour l'instant) à éviter le pire... il fait du « stand-up » à la mode LaMotta. Autant lui souhaiter une aussi longue vie que celle du Taureau du Bronx.

Avec tout ce que lui a rapporté son copain de pensionnat, Jay Bright peut de nouveau s'empiffrer de quiches, la différence étant qu'il peut – aussi – se payer cure de thalassothérapie sur liposuction.

Briscoe (Benny)

Même ceux qui étaient meilleurs que lui n'aimaient pas rencontrer Benny Briscoe, ils étaient sûrs d'une chose, ils allaient souffrir, peut-être même davantage que « Bad » ne souffrirait. Né à Augusta, mais formé à Philadelphie, Benny Briscoe boxait, de préférence à Philadelphie, comme on boxe à Philadelphie... en avant toute ! Il frappait, encaissait et ne renonçait jamais. C'est peu de dire qu'il était dur au mal, il est monté sur le ring atteint d'une hépatite et même quelques jours après avoir été opéré d'une appendicite. Une vilaine peau, l'air mauvais, le crâne rasé, le short brodé d'une étoile à six branches (*sic*), il a rencontré ce qui se faisait de mieux dans sa catégorie à son époque.

Il a fait match nul avec Carlos Monzón en Argentine, il a fait subir à l'Argentin les quinze pires secondes de sa vie. Il a rencontré Rodrigo Valdés trois fois et il a perdu trois fois, la deuxième par K.-O. (la seule fois de sa carrière) alors qu'il dominait le Colombien et qu'il pouvait, enfin, devenir champion du monde, lui qui ne le sera jamais, mais qui rencontrera huit d'entre eux. Alors que « Bad » n'était plus de la toute première jeunesse, Marvin Hagler s'est fait mal aux mains sur son crâne et n'a pu en venir à bout avant la limite.

Il a un palmarès d'avant (quatre-vingt-seize combats dont vingt-quatre défaites), comme un boxeur d'avant.

Il est, surtout, [un bien meilleur boxeur](#) que sa réputation ne le laisse entendre.

Il est mort à soixante-sept ans... à Philadelphie où il avait boxé soixante-six fois.

Britton (Jack)

Avant qu'un annonceur n'écorche son nom, Jack Britton s'appelait William Breslin.

Britton ou Breslin, Jack aurait fait 400 combats ; officiellement, on lui en accorde 344 dont 190 « sans décision » ; *Boxing Record* en comptabilise 158, ce qui n'est déjà pas mal, même si la carrière de l'intéressé a duré 26 ans, cela fait en moyenne un combat par mois. Toutes ces différences, qui sont loins d'être négligeables, viennent du fait qu'à son époque la plupart des combats étaient déclarés « sans décision » ; les victoires et les défaites elles-mêmes n'étaient pas vraiment fiables dans la mesure où elles étaient souvent décidées par les journalistes ou, plutôt, par le journaliste le plus rapide à télégraphier le résultat à son journal.

Quoi qu'il en soit, Britton a existé, c'était un bon technicien avec une gauche formidable qui ne frappait pas trop, il a rencontré Ted « Kid » Lewis vingt fois en sept ans, en 1917, ils se sont rencontrés le 19 mai, le 14 et le 25 juin, Britton remportera la der' des der' le 7 février 1921 au Madison Square Garden. Ils se sont rencontrés tellement souvent que Britton, l'Anglais qui boxait comme un Américain, avait appris le yiddish que le coin de Lewis, l'Américain qui boxait comme un Anglais, utilisait pour communiquer. Britton était casanier, il rencontrera Johnny Griffith dix fois, Soldier Bartfield huit fois, mais il boxera aussi Benny Leonard et Mickey Walker contre lequel il perdra son titre, il avait trente-sept ans et Walker seulement vingt et un.

« La Merveille » est un peu oubliée, alors qu'il restera pour toujours vivant, en littérature du moins, son dernier combat aurait inspiré *50 000 dollars* à Ernest Hemingway ; Mickey Walker serait « Jimmy Walcott » et Jack Britton « Jack Brennan »... décidément personne n'a réussi à prononcer son nom, William Breslin, correctement.

Broad (James)

Sparring-partner de Mike Tyson tout au long de sa carrière, finira clochard à Las Vegas avant de retourner mourir à Greensboro (Caroline du nord) où il était né quarante-trois ans plus tôt.

Brothers (Band of)



“We few, we happy few, we band of brothers.”

William Shakespeare

Allen (Rock, Tiger), Alvarez (Ramon, Ricardo, Rigoberto, Saul), Angulo (Carlos, Luis, Rufino), Arredondo (René, Ricardo, Roberto), Arroyo (McJoe, Mc Williams), Attardo (David, Richie, Tommy, Tony), Attell (Abe, Caesar, Monte), Ayala (Mike, Paulie, Sammy, Tony), Baldomir (Carlos Manuel, Luis Alberto), Baltazar (Frankie, Tony), Belloise (Mike, Sal, Steve), Benavidez (David, Jose), Benitez (Frank, Gregorio, Wilfred), Bentt (Michael, Winston), Bohbot (Charles, Hanania), Bonillas (Artie, Billy, Freddie, Gene, Teddy, Tony, Tiny), Booker (Earle, Eddié), Boudouani (Laurent, Robert), Braddock (Al, Jim, Joe), Broner (Adrien, Andre), Buxton (Alex, Allan, Joe, Laurie), Byrd (Chris, Patrick, Tim, Tracy), Castilloux (Alex, Clifford, Dave), Charlo (Jermall, Jermell), Clabby (Eddie, Jimmy), Cooper (George, Henri), Cross (Davey, Harry, Leach, Monte, Phil), Curry (Bruce, Donald, Graylin), Darcy (Alex, Jimmy, Johnny), Dargan (Karl, Mike), DeJohn (Carmen, Joey, Mike, Ralph), Delannoit (Cyrille, Edgar, Etienne), De Leon (Angel, Carlos, Juan), Diaz (Antonio, Joel, Julio), Docusen (Bernard, Max, Regino), Donaire (Glenn, Nonito), Durelle (Aubin, Eloi, Ernie, Placide, Yvon), Ennis (Derek, Farah, Jaron), Eubank (Chris, Peter, Simon),

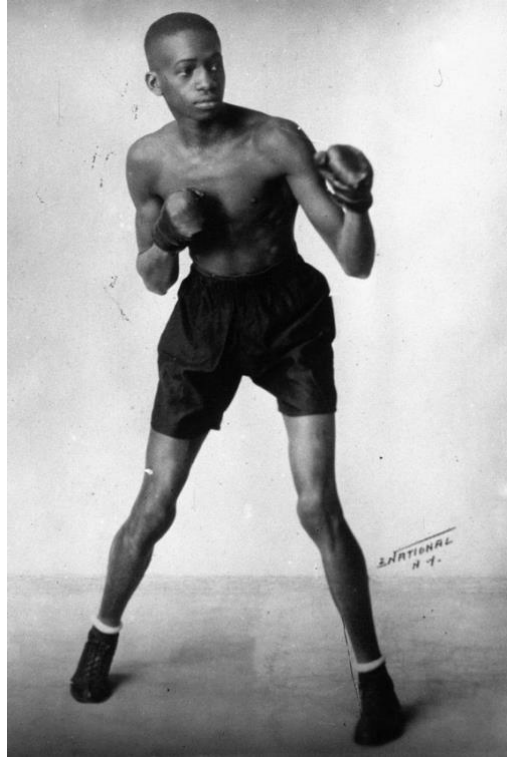
Famechon (André, Emile, Raymond), Finazzo (Eddie, Jack, Joe, Johnny, Tom, Sam, Victor), Flanagan (Art, Del, Glen, Jerry), Flores (Elino, Francisco, Ireno, Macario), Fontana (Joey, Larry, Tommy), Frazier (Joe Jr, Mark, Marvis, Rodney), Fuentes (Jesse, Ramon, Richard), Fullmer (Don, Gene, Jay), Fury (Tommy, Tyson, Young), Galaxy (Khaokor, Khaosai), Garcia (Ryan, Sean), Gardner (Billy, George, Jimmy), Glover (Billy, Frank, Mike), Golovkin (Gennady, Maxim), Harris (Harry, Sammy), Hatton (Matthew, Ricky), Hazebrouck (Cyrille, Serge), Hernandez (Ferd, Art, Dale), Hilton (Alex, Dave Jr, Jimmy, Matthew, Stuart), Inoue (Naoya, Takuma), Iunker (André, Marcel, René), Jackson (Julius, Julian Jr, John), Jaco (Aaron, Adam), Jacob (Bruno, Didier, Hervé, Stéphane, Thierry), Jakubowski (Eric, Marty), Joyce (Gene, Jimmy, Willie), Judah (Daniel, Josiah, Zab), Hilton (Alex, Dave, Matthew, Stewart), Kahut (Eddie, Joe, Tony), Kameda (Daidi, Koki, Tomoki), Kaplan (Israël, Louis, Noah), Kenny (Bill, Burt, Frank, Roy), Kotey (Alfred, David), Kray (Reggie, Ronnie), Latzo (Joe, Pete, Steve), Lewis (Christy, Joel Edward, John Henry, Paul), Lopez (Danny, Ernie), Lorcy (Julien, Pierre), Magee (Eamonn, Noel, Terry), Marchant (Albert, Billy, Jack, Mark, Matty, Teddy), Martinez (Alberto, Mario, Rodolfo), Matthyse (Lucas, Soledad, Walter), McGovern (Hughes, Phil, Terry), McQuillan (Bobby, Petey), Moloney (Andrew, Jason), Montiel (Alejandro, Eduardo, Fernando, Manuel, Pedro), Moody (Frank, Glen, Jack), Moore (Frank, Philo, Pol, Reddy, Tommy, Willie), Morales (Diego, Eric, Ivan), Muscato (Joe, Phil, Sammy), Narvaez (Nestor Daniel, Omar Andres), O'Sullivan (Danny, Dickie, Mickey), Ortega (Aurelio, Fausto, Felix, Gaspar, Jesus, Rodolfo), Pacquiao (Bobby, Manny), Paul (Frankie, Jimmy, Tommy), Pelz (Benny, Maxie), Peralta (Antonio, Avenamar, Gregorio), Petrolle (Billy, Frank, Pete), Picato (Babe, Charlie, Frank), Podgorwski (Leo, Peter, Stan), Porcel (Alfred, André, Antoine, Robert, Vincent), Porpoin (Chana, Sogkram), Priest (Billy, Johnny, Red), Prigent (Guy, Jacques, Jean-Claude, Lucien, Roger), Quarry (Bobby, Jerry, Mike), Roach (Freddy, Joey, Piper), Roux (André, Jean, Pierre, Robert), Russell (Gary Jr, Gary Antonio, Gary Antuane), Sands (Alfie, Clem, Dave, George, Russell), Shade (Billy, Dave, George), Silvers (Joey, Marty, Pal), Simoës (Alain, Joseph), Slavin (Frank, Jack, Paddy), Smith (Billy, Ernie), Smith (Callum, Liam, Paul, Stephen), Sor Vorapin (Kaichon, Kosol, Ratanachai, Ratanopol), Spanakos (Nikos, Petros), Stecca (Loris, Mauricio), Stock (Jean, Gilbert), Sullivan (Dan, Jack, Mike), Tafer (Akim, Hocine), Taylor (Eldrick, Meldrick, Myron), Terranova (Frank, Nat, Phil), Tiozzo (Fabrice, Franck, Patrice), Toweel (Jimmy, Vic, Willie), Tszu (Nikita, Tim), Turpin (Dick, Jackie, Randy), Viruet (Adolfo, Edwin, José), Wade (Aaron, Bruce), Waters (Dean, Guy, Troy), Watkins (Billy, Maurive), Yafai (Galal, Gamal, Khalid), Yarosz (Teddy, Tommy), Yoka (Tony, Victor), Zivic (Eddie, Jack, Joe, Pete, Fritzie), Zurita (Benjamin, Juan)...

Sans compter les petits malins qui ne portent pas le même nom que leur frère comme Kid Francis qui était le frère de Guy Bonaugure et Tony Marino, celui de Tommy Ryan.

Broughton (Jack)

L'ancêtre des divins chauves remonte à la plus haute antiquité (1704 - 1789), il a été le premier à se rendre compte que la ligne droite était le plus court chemin entre deux points et donc que les « directs » allaient plus vite que les « crochets ». Il sera également le premier à édicter quelques règles de base (elles dureront près d'un siècle) : on ne frappe pas un homme à terre, trente secondes de repos entre les « reprises ».

Brown (Al)



Ali Brown est un mystère. Dans le domaine de la boxe et dans celui des lettres, nous parlons la même langue. Nous employons ce que la foule appellerait les mêmes trucs..., ce qui n'est autre que le style. Le style se fait rare. Méfiez-vous sportifs ! Vous vous trouverez chaque fois avec un prince du ring, un phénomène, un sorcier, un acrobate, un psychologue, un spectre, un somnambule, un poète, bref : un boxeur.

Jean Cocteau

Brown (Bundini)

Il est quelquefois difficile de comprendre son rôle exact auprès du « Greatest » dont il était inséparable et d'évaluer son importance : fou du Roi ? assistant ? tête de Turc ? coach ? parasite ? parolier ? âme damnée ? porte-bonheur ? ordonnance ? valet de pied ? guru ? Mark Kram disait de lui qu'il était capable de tenir n'importe quel rôle pourvu que vous lui payiez à boire. Bundini a donc été, sans doute, un peu de tout cela, mais aussi : tricheur perpétuel, fantastique ivrogne, escroc sans scrupules, prêcheur sans Dieu, courtisan professionnel, philosophe à la manqué, mythomane patenté.

Difficile de savoir s'il fallait aller le chercher dans un bordel, au *deli* du coin, ou s'il était resté tout ce temps-là sagement assis à la gauche d'Angelo Dundee, admirant son idole déclamer les poèmes qu'il lui avait écrits.

Difficile aussi de comprendre pourquoi quelqu'un tient à quelqu'un alors qu'il ne lui sert à rien, et pourquoi lorsque l'on se prive de quelqu'un qui ne sert à rien, tout peut foutre le camp.

C'est Robinson qui présentera Bundini au jeune Clay... « Il fallait quelqu'un pour s'occuper de lui... pour le distraire, alors je lui ai envoyé Bundini, Clay aimait rire et Bundini était marrant ! » Angelo Dundee s'est vite rendu compte que Bundini ne pouvait faire que du bien à son boxeur, sans compter qu'à jeun, c'était le type le plus adorable du monde, il a juste renoncé à comprendre ce qu'il disait.

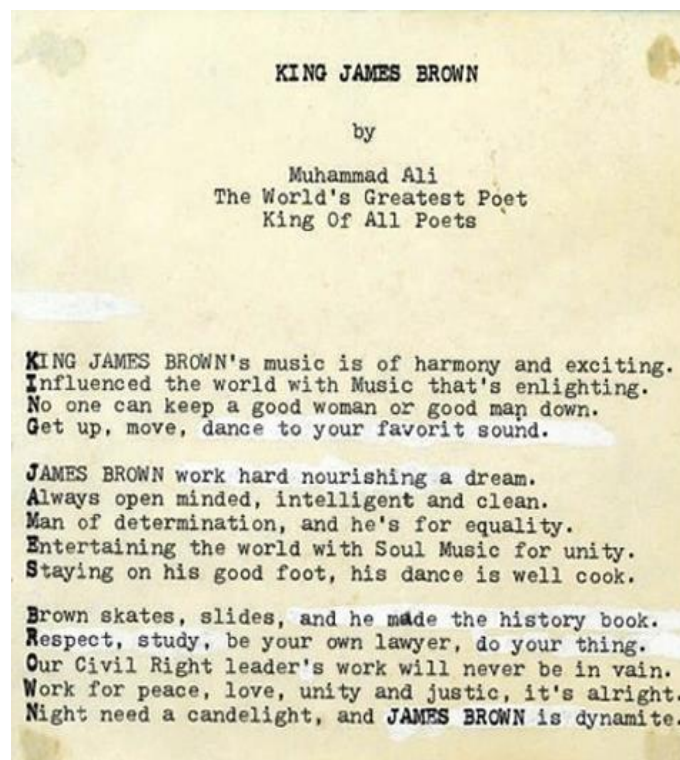
Avant de rencontrer Ali, Bundini avait déjà eu au moins deux ou trois vies, il s'était engagé dans la Navy alors qu'il n'avait que treize ans puis dans la marine marchande où il avait été surnommé « Baby Gator ». Au début des années 50, cireur de chaussures à Harlem, il était marié

avec Rhoda Palestine, blanche et juive. C'est l'une des raisons pour lesquelles les Black Muslims le regardaient de travers, ça et son goût pour les martinis... « Sans olive ! » avait-il l'habitude de préciser en clignant de l'œil au serveur. Acteur, il tournera dans *Shaft* et dans *La Couleur pourpre*, partisan de Luther King et surtout de l'intégration sexuelle, il embarquera une Blanche au Zaïre, tout cela sans cesser de rire aux éclats ou de pleurer comme une fontaine selon qu'il était ou non en disgrâce.

Malgré quelques coups de canif dans leur contrat, Ali et Bundini resteront fidèles l'un envers l'autre jusqu'à la fin de la carrière de celui qui « volait comme un papillon et piquait comme une abeille », la plus fameuse des *punchlines* que Bundini lui avait imaginées. Dans les années 80, il s'occupera de James « Quick » Tillis (qui lui piquera sa femme au passage), mais le cœur n'y était plus, il est mort le 2 septembre 1987 à l'hôpital du Bon Samaritain à Los Angeles, à la suite d'une chute mal soignée.

Son fils unique, Drew Timothy Brown III, pilote de chasse dans la Navy (le seul Noir à voler sur « Intruder »), est l'auteur d'un best-seller : *You gotta believe*, la devise de son père.

Brown (James)



Ali, c'est Marvin Gaye, James [Brown](#), c'est Joe Frazier.

Bruno (Frank)

Aux États-Unis, « poids lourd anglais » était une insulte avant que Lennox Lewis, Michael Bentt puis Tyson Fury sauvent l'honneur. Depuis Bob Fitzsimmons en 1897, aucun Britannique n'était jamais arrivé à décrocher le titre, la spécialité des lourds anglais étant de terminer étendus sur le dos, les bras en croix, en écoutant l'arbitre compter jusqu'à dix comme s'ils n'avaient jamais appris à compter. Frank Bruno avait un avantage sur ses prédécesseurs malheureux, au moins il était noir.

Né le 16 novembre 1961 à Hammersmith, Franklin Roy Bruno est le dernier des six enfants d'une famille d'immigrés, dominicain par son père (boulangier), jamaïcain par sa mère (infirmière) ;

il s'est marié et a eu trois enfants avec une assistante maternelle blanche dont il divorcera en 2001. Bruno a toujours été adoré par les Britanniques, à leurs yeux, il représente la quintessence du brave type ; sur le ring, il a un corps superbe bardé de muscles qui ressemblent à ceux d'un culturiste plus qu'à ceux d'un boxeur, il faisait leur admiration ; dans la vie, un modèle d'intégration sociale comme en rêvent les Blancs pour les Noirs, celui qui consiste à en faire des Oncle Tom, *made in* Floyd Patterson.

Bruno est passé professionnel en 1982, au début de sa carrière il a gagné une vingtaine de combats avant la limite devant des faire-valoir et des chevaux de réforme. À l'époque, il lui est arrivé de s'entraîner à Catskills avec Mike Tyson qui était encore amateur ; fort à propos, son manager écartera les rencontres, le jeune Mike (à peine 1 mètre 80) lui était déjà largement supérieur ; Bruno est sagement retourné s'entraîner avec Mike White dit « Le Géant » (2 mètres 08) qui était plus à sa portée.

Au bout de quelques années, il a bien fallu que Bruno rencontre des boxeurs d'un meilleur niveau, en l'occurrence : James « Boncrusher » Smith et Tim « Terrible » Witherspoon, le résultat sera à chaque fois le même : Bruno apprendra à compter jusqu'à dix.

Bruno rencontrera deux fois Mike Tyson... le résultat sera à chaque fois le même, il n'est pas difficile de le deviner.

La première fois : 25 février 1989 au Hilton de Las Vegas. Le dernier combat de Bruno remontait à presque deux ans, une victoire acquise face à un Joe Bugner à la trentaine largement entamée ! Tyson était en pleine crise existentielle et, pour la première fois, Kevin Rooney ne serait pas dans son coin... son dernier combat était celui qui l'avait opposé – dans la rue – à Mitch Green, bagarre au cours de laquelle il s'était cassé la main. Huit secondes après le début du combat Bruno était sonné sur une droite d'Iron Mike, onze secondes après, il écoutait l'arbitre compter et les deux mille Britanniques qui avaient fait le voyage ont cessé de scander « Brun-ho ! Brun-ho ! » Le Britannique se relève, fait de son mieux pour survivre en pourrissant le combat, Tyson lui réplique à grands coups de coude et se fait surprendre par une droite de Brun-ho. Le combat qui avait menacé de battre tous les records de rapidité durera jusqu'à ce que, à la fin du cinquième round, l'arbitre, Richard Steele, mette fin au calvaire de Brun-ho.

La deuxième fois : 16 mars 1996 au MGM Grand Garden de Paradise. Bruno est monté sur le ring dans un état de panique difficilement imaginable, il était gris, il s'est signé cinquante fois avant que le gong ne sonne. Emmanuel Steward, son entraîneur, dira : « Au lieu de son short, il aurait dû mettre des couches ! » Sept minutes après, la messe est dite, l'arbitre Mills Lane ramène le pauvre « Fearless » Bruno dans son coin, perdant pour l'occasion le petit morceau de ceinture mondiale (WBC) qu'après trois échecs il avait réussi à arracher à Oliver McCall.

Souffrant d'un décollement de la rétine à l'œil droit, Frank Bruno arrêtera les frais.

Son « règne » aura duré cent quatre-vingt-dix-sept jours.

En 2001, il divorce, son mentor, George Francis, se suicide, il fait le disc-jockey à droite, à gauche, cannabis, coke, nuits blanches... il est perdu dans une maison trop grande dont il lui faut se débarrasser pour régler les frais de son divorce. Il reste des heures étendu sur le tapis du ring installé dans son jardin... la nostalgie sans doute !

Le 22 septembre 2003, il faudra neuf heures de négociations aux forces de l'ordre pour que Bruno accepte de monter dans une ambulance. Son premier séjour en hôpital psychiatrique durera vingt-huit jours, le deuxième, six jours seulement, mais le troisième, cinq semaines.

En 2015, il sera hospitalisé de nouveau.

Deux semaines.

Diagnostiqué « bipolaire », il est sous lithium et prend trois tranquillisants tous les jours.

En 2016, il annoncera son intention de remonter sur le ring (à 54 ans) – *High* ! – avant de renoncer quelque temps plus tard – *Low* !

Brut

LE DÉODORANT MUSCLÉ

Henry Cooper

Buchanan (Ken)



Le 28 juin 1972, au Madison Square Garden, Ken Buchanan rencontre un boxeur du même âge que lui : vingt et un ans. L'Écossais est champion du monde des poids légers depuis deux ans, son adversaire, Roberto Duran, est invaincu, mais son palmarès n'est pas impressionnant pour autant, il n'est sorti de son Panama natal que deux fois. Ken Buchanan, qui est un merveilleux boxeur défensif, a le tort de se battre avec lui, à la fin du treizième round il est nettement en retard sur les bulletins des trois juges. Après que le gong a sonné, les deux hommes continuent à se battre comme des chats maigres et soudain Buchanan s'écroule et se tord de douleur sur le tapis. Il vient de faire connaissance avec la droite de *Manos de piedra* mais, surtout, il vient de se la prendre dans les roustons ! Roberto Duran ne sera pas disqualifié pour autant ; comme Red Smith l'expliquera le lendemain dans le *New York Times* : « Sur un ring aux USA, exception faite d'un coup de couteau, tout est regardé avec beaucoup d'indulgence. » Avant de semer la terreur dans les catégories supérieures, Duran régnera cinq ans sur les poids légers.

Buchanan ne sera autorisé à quitter l'hôpital qu'après avoir cessé d'uriner du sang... dix jours plus tard ! Si l'Écossais souffrira de cette indulgence des juges : son titre s'est envolé, il n'aura plus jamais la chance de le récupérer, il souffrira surtout des séquelles du coup bas : « Trente ans après, chaque fois que je vais pisser, je me souviens de ce fils de pute ! »

L'homme qui montait sur le ring dans un short écossais au son des cornemuses ne sera jamais vraiment apprécié par les habitants d'Édimbourg où il est né le 28 juin 1945 dans une baraque en pré-fabriquée. Après avoir été sacré champion du monde pour la première fois contre Ismaël Laguna, il n'y aura que cinq personnes pour l'attendre à l'aéroport : sa femme, son père, sa belle-mère, sa sœur et son fils, né douze jours plus tôt. Buchanan ne sera jamais reconnu à sa vraie valeur en Grande-Bretagne, il ne sera jamais aussi populaire que des boxeurs ne le valent pas. La plus belle des reconnaissances viendra sûrement de Roberto Duran qui a déclaré que Buchanan a été son adversaire le plus dur (et pourtant *Manos de piedra* a rencontré Hearns, Hagler, Leonard et Iran Barckley qui pesaient vingt kilos de plus que l'Écossais), mais elle ne lui a rien rapporté, puisque le Panaméen ne lui a jamais accordé le match revanche qui aurait pu l'installer chez les grands une bonne fois pour toutes.

Que Buchanan n'ait jamais été prophète en son pays vient, peut-être, de ce qu'au début de sa carrière il a essentiellement boxé dans des réunions où les spectateurs dînent autour du ring (en smoking et sous des lustres de cristal), vingt-trois de ses trente-trois premiers combats se sont déroulés dans des réunions de ce genre, ce qui n'est pas le chemin le plus court pour acquérir un socle populaire. Même après qu'il aura été sacré champion du monde, les organisateurs britanniques ne se montreront pas intéressés par Buchanan, il lui faudra aller chercher la gloire à l'étranger (Los

Angeles, New-York, Miami, Johannesburg, Cagliari, Copenhague, Paris). Il boxera deux fois dans la même réunion que Muhammad Ali alors que le *Daily Mirror* avait titré : « Que ceux qui ont entendu parler de Ken Buchanan lèvent le doigt ». Il ne boxera jamais à Édimbourg et rarement à Londres, mais l'association des journalistes sportifs américains le sacrera meilleur boxeur de l'année 1971 devant Muhammad Ali et Joe Frazier et il fera – tout de même – un tour de valse avec la [princesse Anne](#) qui aime les Écossais au point de chanter avec eux [Flowers of Scotland](#), alors que l'hymne écossais promet le pire à l'envahisseur... anglais !

En 2000, il aura droit à sa biographie : *The Tartan Legend*.

En dehors du ring, ça ne se passera pas très bien non plus pour Ken Buchanan, il divorcera de sa première femme qui lui avait donné deux enfants, la deuxième le quittera, il fera de mauvaises affaires dans l'hôtellerie, perdra tout son argent (il touche tous les mois une pension d'adulte handicapé d'un montant de 125 livres), fera sans grand succès un *come-back* inutile en 1979 et se verra confisquer sa licence deux ans plus tard (il portait des lunettes depuis 1975).

Le 2 décembre 1996, l'ex-champion a pris des somnifères, il émerge difficilement de son sommeil pour s'apercevoir que la personne étendue à ses côtés n'est pas sa copine, mais Murdo McLeod, un type de trente ans qui lui caresse ce que Duran lui a meurtri. Dans la mêlée qui suit, Buchanan (peut-être bourré) se casse une vertèbre, il ne pourra plus jamais travailler ; McLeod, pour sa part, passera cinq jours à l'hôpital entre la vie et la mort. À cette époque déjà, Buchanan a un problème avec l'alcool, souffrant d'angine de poitrine, handicapé, plus ou moins clochardisé, il deviendra assez rapidement un habitué des commissariats de police et des tribunaux pour des délits mineurs.

Aujourd'hui, Ken Buchanan n'est pas encore sorti de la spirale infernale : cures de désintoxication, delirium, Alcooliques Anonymes, rechutes, hospitalisations en psychiatrie ; pour tout arranger, aux dernières nouvelles, il serait atteint de *dementia pugilistica*.

[Burley \(Charley\)](#)

Pas grand monde n'a entendu parler de Charley Burley, les *vrais* spécialistes le considèrent, pourtant, comme l'un des meilleurs poids moyens de tous les temps.

Amateur, il refusera de se rendre aux Jeux olympiques de Berlin, en revanche, il avait accepté de représenter les États-Unis aux « Jeux des travailleurs » qui devaient avoir lieu à Barcelone, mais qui – guerre d'Espagne oblige – seront annulés.

Ray Arcel le considérait comme le meilleur boxeur qu'il ait jamais vu sur un ring ; Eddie Futch disait de lui qu'il était le maître de l'esquive et du contre ; Archie Moore, comme le plus redoutable adversaire qu'il ait eu à affronter.

– Je n'ai jamais compris comment il a pu me faire ce que personne n'a jamais réussi à me faire !

En 98 combats, Charley Burley compte 12 défaites, toutes aux points, quelques-unes discutables, les autres face à des boxeurs de la classe de Holman Williams (considéré comme le meilleur technicien de l'histoire de la boxe) qui le battra trois fois, qu'il battra trois fois, le combat qui aurait pu les départager se soldant par un *no-contest*, Fritzie Zivic (qu'il battra deux fois et dont le manager exigera qu'il ne le rencontre plus jamais) et Ezzard Charles qui pesait sept ou huit kilos de plus que lui.

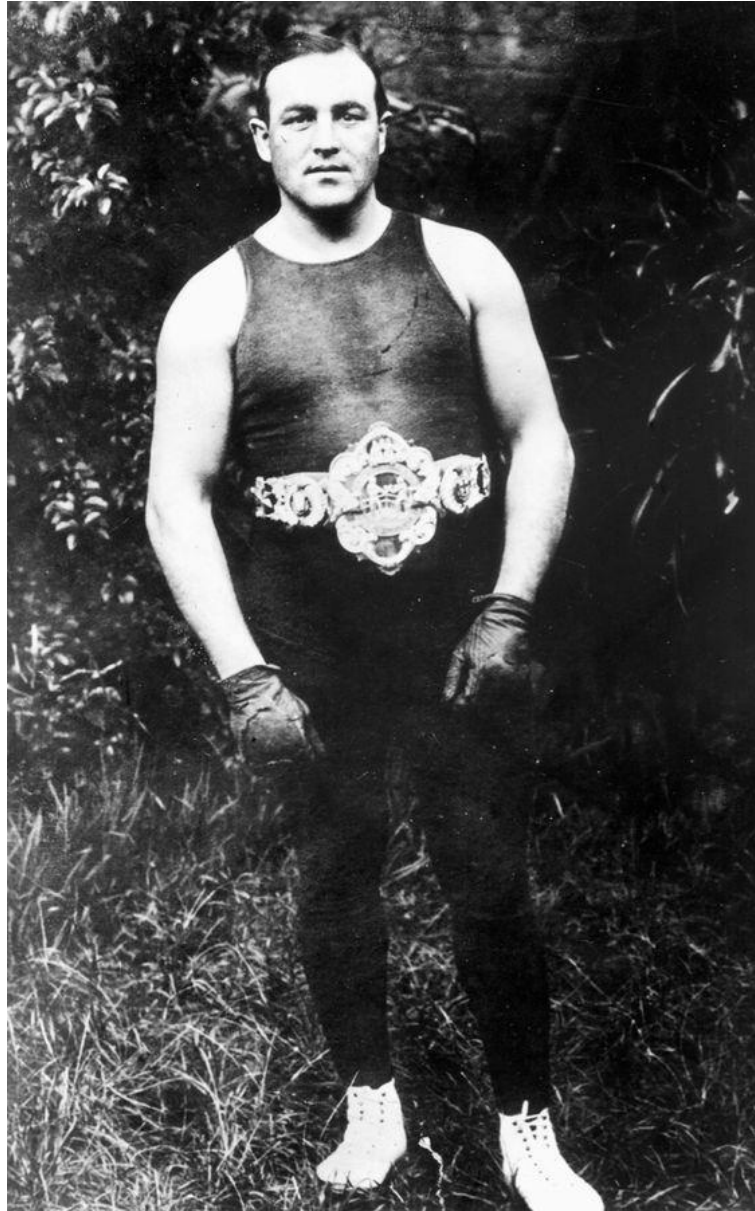
Ray Sugar Robinson a toujours refusé de le rencontrer... « Je suis trop joli garçon pour ça et je tiens à le rester », répondait-il quand on lui demandait pourquoi. Henry Armstrong, Billy Conn, Tony Zale, Jake LaMotta, Rocky Graziano et Marcel Cerdan feront de même alors qu'ils étaient plus lourds que Charley et moins jolis garçons que Ray.

Comme il était le meilleur, ceux qui le savaient l'éviteront ou feront semblant de l'ignorer... Charley Burley n'eut donc jamais l'occasion de disputer un seul championnat du monde et se verra obligé de rencontrer, plutôt deux fois qu'une, ses collègues de « l'allée des assassins » : Lloyd Marshall, Bert Lytell, Oakland Billy Smith, Charley Banks et Joey Carter.

Charley Burley savait tout faire sauf changer de couleur.

Un seul titre à son actif qui dit bien ce qu'il veut dire : Champion du monde des poids welters de *couleur*.

Burns (Tommy)



Le plus petit de tous les champions du monde poids lourd... un mètre soixante-dix, mais pas le plus con, c'est lui qui gérait sa carrière, sans aucun intermédiaire. On le vit même vendre les billets au guichet du stade Wonderland de Londres avant son combat contre Jack Palmer qu'il aplatit en quatre rounds.

Il évitera soigneusement Jack Johnson qui le suivait à la trace jusqu'à ce qu'il soit obligé de l'affronter à Sidney le lendemain du Noël de 1908. « Le Géant de Galveston » pesait dix kilos et mesurait vingt centimètres de plus que lui... le carnage sera interrompu par la police, mais Tommy Burns avait perdu son titre.

Après avoir investi les sommes gagnées sur le ring dans des bars clandestins, Burns sera frappé par la grâce, devenu pasteur, il n'eut de cesse de vilipender la boxe et de prêcher l'Amour universel.

Butler (James)

Dit « Le Marteau de Harlem », célèbre pour avoir séché Richard « The Alien » Grant après avoir été déclaré perdant. Une droite d'anthologie (sans les gants). Il fera quatre mois de prison à Riker's Island pour cela. Six ans plus tard, il sera condamné à vingt-neuf ans de plus pour le meurtre de son copain Sam Kellerman à coups de... marteau !

« Butterbean » (Eric Esch dit)

Il est sympa, il aime la country merdique et sa famille, il est né en Georgie, il a fait trois gosses à sa copine de lycée, il a travaillé sur une chaîne d'assemblage de mobil-homes, pesé deux cents kilos, il monte sur le ring dans un short aux couleurs du drapeau des États-Unis remonté jusqu'aux aisselles au son de *Sweet Home Alabama*, il est l'expression achevée de la culture « White Trash » (Dunkin' Donuts, *riot-guns*, Domino Pizza, *tatoos*, Dodge Caliber *tunée*). Il s'appelle Eric Scott Esch, mais il est plus connu sous le doux pléonasme de « Butterbean ». Il a été couronné Roi des « Four Rounders ». Comme dans son univers tout est possible, surtout le pire, il a réussi à être champion du monde (super-lourd) d'une fédération de dernière zone en aplatissant des adversaires si peu reluisants qu'ils n'auraient jamais dû être autorisés à monter sur un ring.

Butterbean est à la boxe ce que Liberace est à Samson François, le tariquet au morgon de chez Lapierre ou le Kentucky Fried Chicken à la poularde de Bresse. Les banlieusards qui regardent les combats de catch à la télévision en s'empiffrant de Doritos l'adorent, les arbitres des élégances le méprisent. Larry Merchant et Jim Lampley ont, sans pitié, surenchéri sur le spectacle piteux donné par Butterbean alors qu'il boxait un certain Adam Sutton (ordonné depuis pasteur à Cleveland) en préliminaire du combat Oscar De La Hoya/Genaro Hernandez.

– Ce sont des poids lourds au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

– Il ressemble à ces types qui hantent les *talk-shows* pour expliquer fièrement comment ils ont réussi à perdre cent kilos.

– Ce sera le premier boxeur à faire une pub pour Wonderbra !

– Liebling se retourne dans sa tombe...

– Ça fait pas de mal de rire un peu.

Allez donc réussir une esquive alors que vous n'avez pas de cou !

Allez donc rater un direct du gauche en face d'un type qui les attire !

On vous y verrait.

Le plus beau coup dont Esch peut se vanter est le crochet avec lequel il a étendu raide... l'arbitre au troisième round de sa rencontre avec Pat Jackson à la Nouvelle Orleans.

Butterbean aura tout de même le droit de boxer au Madison Square Garden... Enfer et damnation ! Blasphème ! La Mecque profanée ! On avait eu beau lui choisir un adversaire sur mesure (une victoire, six défaites) muni d'une mâchoire en verre filé, Esch sera arrêté par l'arbitre à la deuxième reprise face à Mitchell Rose qui savait *un peu* boxer, c'est-à-dire beaucoup plus que Butterbean, c'est-à-dire beaucoup trop pour lui.

Butterbean fait ce qu'il peut avec ce qu'il a (pas grand-chose) et reste modeste.

– J'apprends... j'fais des progrès... j'sais que j'suis pas un boxeur formidable... ce que j'fais, c'est de la boxe, mais surtout du spectacle... fifty-fifty... mais j'y vais à fond... les plaisanteries sur mon poids, j'y fais pas attention... j'aime bien prouver aux gens qu'ils ont eu tort... surtout quand ils m'ont pris de haut.

Plusieurs de ses adversaires (James Baker, Bill Duncan) ont avoué qu'ils avaient « plongé », mais Butterbean a un adversaire commun avec Mike Tyson, Peter Mc Neeley, et lui-aussi l'a battu au premier round, il a rencontré Larry Holmes – *Larry, non, pas toi !* – et tenu la distance.

Il perdra son titre WABC – c'est nouveau, ça vient de sortir ! – contre George Linberger et son dernier combat contre Kirk Lawton (au compteur : une victoire, une défaite).

Un jour, peut-être, Eric Esch montera sur la scène du Grand Ole Opry coiffé d'un Stetson et sera content de massacrer un refrain à la con accompagné par un orchestre à franges et catogans, mais avant cela on peut parier qu'il sera l'invité vedette de quelques *talk-shows*.

Byrd (Chris)

Croisement post-moderne de Floyd Patterson (pour le gabarit) et de Jimmy Young (pour le manque de punch), parti des poids moyens en amateur (médaille d'argent aux Jeux olympiques de Barcelone) pour finir deux fois champion du monde poids lourd chez les professionnels. Gentil garçon, chrétien exemplaire, bon technicien défensif, gaucher capable de faire tourner ses adversaires en bourrique et dans le mauvais sens, mais pas assez grand, bien trop léger et terriblement sous-armé pour inquiéter les poids lourds d'aujourd'hui, même s'il lui est arrivé de battre Vitali Klitschko (sur blessure), David Tua (Jimmy Young a bien battu George Foreman) et Evander Holyfield.